

ANNEE 1943

CONTEXTE GENERAL

Sur le plan général l'année 1943 fut celle de l'union des mouvements de résistance de la zone sud mais aussi l'année du désastre et des arrestations en chaîne pour le mouvement COMBAT et les mouvements unis de la résistance. Le groupe des jeunes de COMBAT a été particulièrement frappé, décimé puis dispersé partiellement.

LE 26 JANVIER 1943 - LES M.U.R.

Les trois grands mouvements de résistance de la zone sud COMBAT LIBERATION FRANC TIREUR, qui antérieurement avaient un comité de coordination, vont fusionner et s'appeler les Mouvements Unis de la Résistance, à savoir les M.U.R.

Sur le plan national existera un comité directeur des M.U.R. comprenant les grandes figures de la résistance des trois mouvements. Il se produira une certaine spécialisation dans les tâches des dirigeants : FRENAY de COMBAT dirigera les affaires militaires qui comprendront 4 services : armée secrète, groupes francs, maquis et service atterrissage parachutage SAP, D'ASTIER DE LA VIGERIE de LIBERATION prendra la direction des affaires politiques et LEVY de FRANC TIREUR prendra les renseignements, la sécurité, les moyens matériels.

En principe chaque mouvement gardera indépendants sa presse et sa propagande, c'est-à-dire pour nous que le journal COMBAT conservera son autonomie en mentionnant toutefois en tête « Journal des Mouvements Unis de la Résistance ».

Cette fusion des trois mouvements aura aussi des conséquences sur le plan régional et départemental, par exemple dans les Alpes Maritimes existera un Comité Directeur des M.U.R. comprenant des membres des trois mouvements.

COMBAT ayant eu le plus d'effectifs, Monsieur Raymond COMBOUL, ancien chef départemental COMBAT, deviendra chef départemental des M.U.R. mais pour ménager toutes les susceptibilités chacun des anciens responsables des trois mouvements va retrouver des responsabilités dans le nouveau comité directeur.

Au lieu d'un comité très restreint impératif en clandestinité, on va avoir un comité directeur des M.U.R. atteignant 23 personnes qui vont entretenir des contacts, ce qui est une véritable aberration. Si l'un d'entre eux tombe par arrestation, les autres risquent bien de tomber aussi.

Sur le plan des groupes francs, la fusion s'opère également, nous devenons théoriquement les groupes francs des M.U.R. et intégrons les G.F. de Franc Tireur (Pierrot ROUX) mais comme nous représentons le gros des effectifs et des attentats, nous conservons notre structure, à savoir délégué militaire Général BARDI DE FORTOU, départemental G.F. : Pierre SEGUIN.

Pour ma part, la fusion provoquait chez moi certaines appréhensions et dans mon esprit je suis resté « groupes francs de COMBAT », d'ailleurs sur le plan pratique chaque chef de groupe a conservé son groupe.

Hélas les arrestations en chaîne ne vont pas tarder à se produire.

28 JANVIER 1943 - L'ARRESTATION DE RENOUVIN

Depuis plus d'un an notre chef national RENOUVIN qui avait organisé les opérations simultanées dites « *Kermesses* » dans pratiquement toutes les régions de France - Montpellier, Marseille, Toulouse, St Etienne, Brive, Nice - était recherché activement par toutes les polices, il était même l'homme le plus recherché de France. La police de Vichy et la Gestapo possédaient son signalement et même sa photo.

Après avoir échappé à une arrestation dans les Alpes Maritimes, RENOUVIN s'était réfugié dans le massif central. Il avait même fait une tournée d'inspection en Corrèze.

Le 29 Janvier 1943 une réunion, d'un certain nombre de responsables, avait été prévue à Brive mais la Gestapo avait fait irruption dans le lieu de réunion et arrêté RENOUVIN en même temps que MICHELET le chef départemental et d'autres responsables G.F.

Il fût transféré immédiatement à Moulins sans que les G.F. puissent faire quelques chose pour le libérer et c'est pourtant là qu'il aurait fallu agir. En effet, il ne faisait pas de doute que RENOUVIN allait immanquablement à la torture et au peloton d'exécution.

A Nice, nous avons appris cette arrestation comme une véritable catastrophe et nous avons appris aussi que BASTOS était parti à Paris avec une équipe pour tenter de le libérer car dans l'intervalle RENOUVIN avait été transféré à la prison de Fresnes mais là il était vraisemblablement trop tard car on n'attaque pas avec succès la prison de Fresnes surveillée par une garnison allemande.

Quelque temps après, nous avons appris que BASTOS avait échoué et avait été arrêté ainsi que le groupe et qu'ils avaient complètement disparu.

Ce n'est qu'au retour de BASTOS du camp de concentration, après la victoire, que j'ai eu des précisions par celui-ci.

RENOUVIN avait subi une vingtaine d'interrogatoires de la Gestapo, abominablement torturé mais n'avait pas parlé. Le comité directeur de COMBAT avait envoyé BASTOS à Paris avec une équipe de 14 hommes armés dont Messieurs FRANCOIS père et fils de Nice. BASTOS avait fait passer un mot à RENOUVIN en prison en lui demandant d'amener la Gestapo dans un coin isolé de Paris au prétexte de faire connaître un complice. A ce moment là le groupe G.F de BASTOS aurait pu neutraliser les policiers allemands et enlever RENOUVIN.

Le comité directeur de COMBAT avait financé l'opération et envoyé GUILLAIN de BENOUVILLE pour superviser l'opération. De BENOUVILLE avait même passé les hommes en revue. Mais BASTOS avait perdu pas mal de temps pour avoir les renseignements et une équipe de 14 hommes est trop voyante et le gardien de prison qui devait être soudoyé les avait dénoncés et toute l'équipe, BASTOS compris, avait été arrêtée par la Gestapo le 7 Avril 1943

et déportée au camp de Mathausen comme RENOUVIN. Ce dernier, pourtant une force de la nature, est mort là bas en 1944.

Tous les livres sur la résistance ont parlé de lui ou raconté des anecdotes sur lui, par exemple lorsqu'il faisait des attentats déguisé en ecclésiastique. Pour ma part, je tiens de personnes qui l'ont approché une précision : lui qui était un avocat de profession, qui avec son talent et son intelligence aurait pu gagner des millions, il vivait comme un pauvre; il avait pour tout bagage une petite valise avec un peu de linge, un pain, un saucisson et toujours des bâtons de dynamite mais il était riche de son idéal résistant.

BASTOS lui a eu la chance de revenir, il m'a raconté qu'après un séjour à Fresnes il avait été déporté lui aussi dans un camp de concentration et que les tous premiers jours on l'avait mis à la carrière ou le travail était le plus pénible et il risquait de se faire écraser par les wagonnets et qu'il avait bien cru y rester. Il n'avait pu sauver sa vie qu'en réussissant à se faire affecter à un autre travail moins épuisant. BASTOS avait rédigé un récit émouvant de son séjour en camp de concentration, il me l'avait montré, on pourrait essayer de le rechercher.

Je ne sais pas si c'est pour me faire plaisir, BASTOS m'a dit qu'une des choses qui l'avait amené à tenir en camp de concentration était le souvenir des jeunes G.F.. « *Je veux à tout prix les revoir* » pensait-il.

Quand BASTOS est revenu libéré par les alliés, lui et NATHAN-MURAT, l'ancien responsable G.F. des Bouches du Rhône également déporté, ont fait des démarches auprès du Ministère des Armées et ont obtenu l'assimilation des G.F de COMBAT aux réseaux de la France Combattante.

Notre réseau s'est alors appelé le réseau JACQUES RENOUVIN, on lui devait bien ça.

En 1945, j'ai reçu ainsi que les anciens G.F une circulaire de BASTOS destinée principalement aux jeunes, aux déportés, aux internes et aux G.F. « *qui avaient eu la chance de ne pas être arrêtés* ». L'expression était d'ailleurs parfaitement justifiée vu le petit nombre de ceux qui ont été indemnes.

Les agents des réseaux étaient répartis en agents PO (occasionnels) et P1 et P2 (permanents). NATHAN MURAT était chef de mission de 1^{ère} classe (lieutenant colonel). FRENAY indique que le grade d'agent P1 lui avait été proposé mais qu'il l'avait refusé pour garder sa liberté de chef de mouvement. La citation de Jean MOULIN précise qu'il était chargé de mission de 1^{ère} classe.

Pour ma part, j'ai été homologué dans le réseau RENOUVIN comme agent P2, chargé de mission de 3^{ème} classe sous lieutenant.

Dans notre réseau, je ne voudrais pas oublier de mentionner que Messieurs FRANCOIS, père et fils, qui ont fait partie de l'équipe partie à Paris, ont été tous deux déportés et sont morts eux aussi.

JANVIER 1943 - LE COMMENCEMENT DES MAUVAISES NOUVELLES

Une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule c'est hélas la loi des séries.

A Marseille notre chef régional G.F, NATHAN-MURAT est arrêté à la suite des attentats de l'automne 1942. C'est une grosse perte pour nous. C'était un intime de BASTOS. Hélas ensuite NATHAN-MURAT sera déporté en Allemagne, il aura la chance de revenir.

A la fin Janvier, autre mauvaise nouvelle, Simone GEOFFROY et sa mère sont recherchées par la police de Vichy, un mandat d'arrêt est lancé contre elles. Heureusement elles arrivent à fuir.

Chez nous notre groupe comportait un excellent homme de choc, Michel MOISI, qui faisait souvent équipe avec RODIER et moi dans les G.F.

Quand nous travaillions tous trois nous ne redoutions personne, Michel, d'origine israélite, faisait penser sous d'autres cieux certes à un combattant de l'Irgoun. Il était très brun, volontaire, le nez en lame de couteau, les cheveux en brosse, il était d'un aspect redoutable et d'un courage exemplaire. Il habitait un appartement en face du jardin d'Alsace Lorraine.

En fin Janvier, j'apprends l'arrestation de Michel. Je m'inquiète en me disant : *« c'est probablement la suite des opérations de plasticage d'automne. »*

Quatre ou cinq jours après la police le relâche, il avait été dénoncé comme propagandiste gaulliste distribuant nos journaux. Il avait tenu bon et tout nié mais ensuite à la sortie avait été obligé de se mettre au vert. Nous, ses proches, en avons été quittes pour une grosse frayeur.

Décidément la police rôdait beaucoup ces derniers mois autour de nous.

JANVIER-AVRIL 1943 - LES OBJECTIFS MILITAIRES

Des personnalités telles que RENOUVIN ou BASTOS étaient difficilement remplaçables aussi pendant un certain temps Henri FRENAY a assuré l'intérim national de la direction des GF et transmis directement ses mots d'ordre à nos chefs locaux.

D'ailleurs un mouvement clandestin fortement structuré ne disparaît jamais totalement lorsqu'une cellule périt une autre prend le relais. Cela l'histoire nous l'apprend. Nous nous devons de démontrer à nos adversaires que nous étions toujours là et rendre coup pour coup.

A ce sujet, la formation GF par triangle, c'est-à-dire par équipe de 3 hommes, est très efficace. Un triangle inconnu lâché dans la nature est largement suffisant pour commettre plusieurs attentats.

A la nouvelle année correspond de nouveaux objectifs. La lutte est devenue plus âpre et les objectifs à frapper de nature militaire. Il fallait atteindre la machine de guerre allemande ou italienne et l'affaiblir.

Les directives de FRENAY sont très claires à ce sujet.

Celui-ci dans son livre « *La nuit finira* », écrit page 420 : « *des instructions de caractère général ont été envoyées aux régions leur enjoignant d'organiser des opérations immédiates sur les objectifs ainsi définis:*

Trains de troupes et de permissionnaires allemands, usines fabriquant du matériel de guerre, agents Français et Allemands de la gestapo ».

FRENAY précise même dans les premiers mois de 1943 les attentats à l'explosif étaient en nombre suffisant pour alimenter une chronique spéciale dans le journal COMBAT.

Dans les Alpes Maritimes les jeunes des GF ont appliqué les directives. Il suffit de se reporter aux journaux de l'époque de la région niçoise. On trouverait par exemple des attentats contre les lignes téléphoniques contre les voies ferrées, les wagons, les camions italiens et aussi les magasins fascistes.

Si mes souvenirs sont exacts, une entreprise de mécanique de précision travaillant pour l'Allemagne a été détruite.

Notre action s'est étendue aux villes du département, à titre d'exemple, notre ami André MASSONI avait installé un groupe GF à Beausoleil et recruté notamment André KRAEMER domicilié Square de la Festa. Celui-ci devint le chef des GF COMBAT de cette ville et développera des actions non seulement à Beausoleil mais à Monaco, Cap d'Ail, Roquebrune.

Grâce au groupe nous avons eu l'indication de tous les emplacements de batteries italiennes. Hélas KRAEMER devait plus tard y perdre la vie.

De son côté, notre camarade Félix JALIFIE domicilié à la Trinité Victor a créé une section GF agissant sur la Turbie et dans la vallée du Paillon.

Nos adversaires nazis reconnaissent eux-mêmes l'importance de l'action des GF, un rapport de KALTENBRUNNER adjoint d'Himmler adressé à VON RIBBENTROB puis à Hitler du 27 Mai 1943 donne des renseignements sur l'AS et les GF et indique : « *les affaires militaires furent placées aux ordres du capitaine FRENAY lui-même avec l'AS principale organisation et avec le groupe franc formation composée de spécialistes des opérations par explosifs environ 1100 hommes qui au début Mars 1943 avaient déjà à leur actif (en France) 150 opérations.* »

Nous jeunes GF des Alpes Maritimes étions bien placés dans le classement aussi bien des opérations que des effectifs. Nous allions hélas le payer chèrement.

DEBUT AVRIL 1943 - LES CONDAMNATIONS DE LYON

Au début Avril 1943 comparaissent devant le Tribunal spécial de Lyon une vingtaine de militants des GF de COMBAT et de FRANC TIREUR. Parmi ceux-ci NATHAN-MURAT,

chef des Bouches du Rhône. On leur reprochait de nombreux attentats à l'explosif commis à Lyon, Vienne, Saint Etienne, les fameuses kermesses de l'été et l'automne 1942.

17 accusés ont été condamnés à des peines de 5 à 10 ans de prison. Même si les condamnations apparaissaient modérées par les tribunaux français, elles entraînaient en général la déportation en Allemagne et étaient souvent équivalentes à une condamnation à mort.

Voilà ce qui nous serait arrivé à Nice si nous avions été pris.

24 MAI 1943 - LES NOUVELLES CARTES D'IDENTITE

Du mois de Mai, j'ai un souvenir pénible. Le gouvernement de Vichy, probablement par mesure antisémite, avait décidé intentionnellement de faire refaire les cartes d'identité. La population avait été convoquée, lettre par lettre du nom de famille, dans une grande salle à l'ancien palais des expositions au Boulevard Victor Hugo. Les cartes d'identité étaient préparées mais il fallait comparaître devant un policier portant la Francisque. Son rôle était de dépister les israélites.

Il vous regardait longuement, vous demandait où vous aviez été baptisé ainsi que vos parents, il disait « *mettez-vous de côté, de profil, de face* », ce policier en civil était grand de taille, très brun, avec des yeux inquisiteurs, il regardait le nom, finalement il signait et tamponnait la carte d'identité mais hélas pour les israélites il apposait sur la carte le tampon « *JUIF* ».

Ce tampon pour des centaines de malheureux a été hélas le viatique de la mort.

J'imagine quelle angoisse ils ont dû alors éprouver, quand je suis passé devant cet individu, j'avais envie de lui dire « *quel triste métier vous faites* ». Je me suis contenu sinon j'aurais été arrêté et j'avais d'autres motifs d'arrestation éventuelle.

Ce policier de Vichy j'ignore si après la guerre on l'a recherché et pourtant il le méritait.

En l'absence de personnes comme lui les nazis n'auraient pas pu accomplir leur triste besogne de persécution. Heureusement tous les policiers n'étaient pas comme lui, certains nous ont grandement aidés. Souvent un policier était résistant mais il était épié par son voisin vichyste qui voulait prendre sa place, quitte à le dénoncer. La délation était devenue monnaie courante.

J'ai retenu pour cette journée la date du 24 Mai 1943, c'est celle qui figure sur mon ancienne carte d'identité que j'ai retrouvée.

Comme j'ai parlé des israélites, qu'il me soit permis d'avoir une pensée émue pour tous ceux qui réfugiés dans les Alpes Maritimes furent victimes des persécutions nazies. Le gouvernement de Vichy ne faisait que faciliter la tâche des occupants, tous les moyens étaient bons pour tenter de les discréditer. On accusait par exemple les israélites de manquer de courage (sic).

Je m'inscrirai en faux contre ces allégations.

La résistance niçoise, qui comportait un fort contingent de jeunes corses, comportait aussi nombre de jeunes israélites, je pense à Max CAVAGLIONE, Roland DANA, Michel MOISI, Xavier HAWECKER. J'en omets beaucoup.

Je ne voudrais pas oublier Marius GOTTSCHALK d'origine belge qui fut agent de liaison du mouvement COMBAT et des MUR. Marius s'occupait aussi des oeuvres sociales israélites.

Une fois je me rappelle l'avoir accompagné chez un établissement d'enseignement israélite, Avenue Durante, qui dépendait de l'organisation ORT. C'était bien sûr pendant la période d'occupation italienne et non pendant l'occupation nazie.

Après la guerre, Marius, qui m'appelait toujours mon petit vieux, est reparti pour Anvers. Personne n'a parlé de lui alors moi je le fais.

1943 - LES RAFLES

Résistants, israélites, réfractaires aux STO, membres des classes 42 et 43, nous étions en 1943 égaux devant les rafles.

Quand on était jeune à l'époque, il valait mieux ne pas traîner dans les rues. Transporter de la nourriture ou des tracts était encore plus dangereux. La détention de tracts gaullistes valait plusieurs mois d'emprisonnement.

Aussi, les rafles de police dans les rues étaient nombreuses et les policiers avaient mis au point une technique particulière. Au début on ne voyait personne puis tout d'un coup simultanément plusieurs voitures ou fourgonnettes faisaient irruption en une même rue, encerclaient une place ou un pâté de maison et contrôlaient l'identité de tous ceux qui se trouvaient là par hasard.

Un jour, au milieu de l'année, j'ai failli me faire coincer avec Jacques ADAM et quelques autres.

Nous mettions des tracts gaullistes dans les boîtes à lettres, nous avions nous aussi notre technique pour éviter d'être remarqués, chacun faisait un numéro de rue sur 4 ou 5 et la grande quantité des tracts était retenue au bas des jambes de mon pantalon golf, nous n'en avions à la main que quelques feuilles.

Nous nous trouvions dans le haut de l'avenue de la Victoire, tout à coup nous apercevons le haut de l'avenue barré par des policiers à la hauteur de l'avenue Thiers. Nous refluons donc vers le bas et nous apercevons un autre barrage s'installer 3 ou 4 rues plus bas. Je dis à Jacques « *attention une rafle* », à ce moment là il faut faire très vite pour ne pas être pris, nous nous engouffrons dans le couloir d'un immeuble ouvert par bonheur et nous avons la chance de vider tous nos tracts dans les boîtes à lettres du couloir.

A peine avons nous fini que survient un occupant de l'immeuble qui nous dit : « *ah, vous venez vous cacher ici donc vous n'êtes pas en règle, sortez, sortez vite d'ici, allez où vous voulez mais pas ici sinon j'appelle la police, comprenez moi je ne veux pas d'ennui* ».

Nous sommes partis précipitamment dans la crainte d'être dénoncés. Nous avons replongé dans la foule, le coin de l'avenue était à ce moment là totalement encerclé. Nous avons nos papiers, nous avons pu passer mais nous avons eu chaud. ce n'était donc pas pour cette fois. A l'époque bien peu de Français étaient courageux !

AVRIL/MAI 1943 - LE DESASTRE A MARSEILLE

Pour comprendre ce qui s'est passé à Nice, il est nécessaire de partir de Marseille, le siège de la région.

En effet, notre chef national de COMBAT, Henri FRENAY, en Juillet 1941, avait divisé la France non occupée en six régions. La région Sud-Est dénommée région R2 comportait 7 départements, à savoir : les Bouches du Rhône, le Var, les Alpes Maritimes, les Basses Alpes et aussi le Gard, le Vaucluse.

Bien entendu, le chef lieu de région était Marseille qui avait à sa tête comme chef régional le prestigieux BERTIN CHEVANCE.

Celui-ci avait pris comme adjoint un agent d'assurances réfugié dans le midi, Jean MULTON, pseudonyme LUNEL, ce dernier accomplissait des liaisons régionales et connaissait donc tous les rouages de l'organisation de la région.

Contre nous, du côté de nos adversaires implacables, se trouvait la police de sécurité allemande SICHERHEIT POLIZEI ou SIPO avec son siège 425 Rue Paradis et son chef Rolf MUHLER.

Cette police comportait un certain nombre de services, en particulier le service 4 que dirigeait le sinistre DUNKER qui possédait des papiers au nom de DELAGE. Celui-ci officiait dans toute la région jusqu'à Nice et il y faisait régner la terreur avec sa bande.

Le passage de DUNKER n'était qu'une longue suite de tortures, de meurtres, d'exécutions sommaires et de pillages. Je n'ai pas vécu personnellement et directement les événements de Marseille mais les camarades de COMBAT me les ont racontés.

Il y a eu des résistants exécutés froidement au bord d'une route, un autre résistant qui a été retrouvé assassiné dans le Vieux Port entre deux plaques de tôle. Le siège de DUNKER, 425 Rue Paradis, était la maison des tortures raffinées.

Quand dans les départements DUNKER-DELAGE n'arrivait pas à faire avouer un résistant, il le transférait à Marseille, Rue Paradis, pour « traitement spécial ».

Dans la région de Nice, DUNKER était parfois en conflit avec les policiers italiens à qui il voulait arracher les prévenus pour les amener à Marseille.

Dans ses basses oeuvres DUNKER était assisté d'une sombre brute appelée « TORTORA LE BOXEUR » qui démolissait littéralement la personne tombée entre leurs mains.

Dans la nuit du 27 au 28 Avril, DUNKER tente d'arrêter les armes à la main à Marseille le chef régional BERTIN CHEVANCE qui s'échappe en se fracturant la jambe. Il sera opéré à la Clinique Bouchard et ensuite réfugié dans les Alpes, il sera indisponible plusieurs mois.

Les conséquences de la trahison de MULTON seront la dénonciation ou la découverte de près de 200 résistants de COMBAT et des M.U.R aussi bien à Marseille que sur la côte.

AVRIL/MAI 1943 - LE DESASTRE A NICE - LES ARRESTATIONS DANS L'AS

De proche en proche, les arrestations vont atteindre Nice après la trahison de MULTON, il va hélas s'en produire une deuxième.

Le 28 Avril, la gestapo arrêtera à Toulon un certain BROWN Léon Charles pseudo BRUNET. Celui-ci avait milité dans le mouvement Franc Tireur et après la fusion des M.U.R était devenu agent de liaison régional dans les Groupes Francs.

La gestapo réussit également à retourner cet agent mais pas immédiatement. Celui-ci travaillera pour elle à compter du 24 Mai et « donnera » à son tour la plupart des résistants qu'il connaissait.

Dans les Alpes Maritimes occupées alors par l'armée italienne, la police italienne et la gestapo collaboreront et il y aura en peu de temps environ 250 arrestations, non seulement des membres de COMBAT mais aussi, du fait de la fusion des dirigeants des M.U.R, parmi lesquels :

- Monsieur LAURON Alphonse, Chef Départemental FRANC TIREUR
- Monsieur BASCANS, Chef Départemental LIBERATION
- Monsieur WEIL Richard, Chef Départemental ARMEE SECRETE
- Docteur REYNAUD, Chef Départemental NAP (Noyautage Administrations).
- Monsieur ALLEGRE, Chef de Nice ARMEE SECRETE.

Je parlerai davantage de Monsieur Raymond COMBOUL puisqu'il fut mon chef direct. Celui-ci fut arrêté le 3 Mai par la police italienne conjointement avec la gestapo.

La police politique italienne ou l'OVRA avait à Nice deux villas, la villa Nobile et la villa Lynwood où elle questionnait et torturait les résistants. Les sous-sols de la villa Lynwood étaient particulièrement redoutables. Le chef de l'OVRA était à l'époque le commissaire BARRANCO Rosario, assisté par le commissaire TISANI. Ceux-ci n'étaient pas particulièrement tendres et les méthodes de l'OVRA étaient presque aussi abominables que celles de la gestapo.

Monsieur COMBOUL, après la Libération, quand je l'ai retrouvé à Nice au MLN m'a raconté ce qui se passait : *« ils nous faisaient tenir debout les mains enchaînées et tourner sans cesse pendant de longues heures sur une piste cimentée ou dans une pièce. GIRA GIRA SEMPRE GIRA....Les résistants étaient presque sans nourriture, on ne pouvait cesser de tourner que si l'on écrivait sur un papier les noms des complices. Quand un résistant s'effondrait on*

lui donnait des coups de pieds ou de crosse dans les côtes. Si quelqu'un s'évanouissait on lui jetait un seau d'eau et on le faisait tourner à nouveau. »

Une autre méthode employée m'a dit Monsieur COMBOUL consistait à mettre des drogues dans la nourriture ou dans la boisson. Quand ils vous en donnaient enfin ces drogues empêchaient d'uriner et l'intéressé avait alors de terribles ballonnements de ventre et des douleurs aux reins intolérables, il n'était soulagé par l'OVRA qu'à partir du moment où il dénonçait ses camarades.

On m'avait prévenu m'a dit Monsieur COMBOUL alors j'ai refusé nourriture et boisson mais quelque chose m'a frappé, l'OVRA paraissait très bien renseignée sur nos activités.

Certains camarades qui sont passés à la villa Lynwood m'ont indiqué que DUNKER-DELAGE était également présent à la villa et interrogeait et torturait les prisonniers. Il était assisté de l'un de ses séides marseillais TORTORA le boxeur.

Du fait de la collaboration de l'OVRA et de la gestapo, il paraît que les procès-verbaux de police étaient rédigés en Italien et en Allemand. Au cours de ces interrogatoires il y a eu plusieurs morts.

La torture, la terreur, la pression psychologique, la drogue expliquent comment certains ont craqué. Tous les résistants n'étaient pas des héros, prêts à sacrifier leur vie, rares ont été ceux qui n'ont pas parlé du tout. Certains ont cru pouvoir limiter les dégâts en avouant un peu... d'autres sous les coups ont avoué peu à peu et à un moment donné ont réalisé qu'ils en avaient trop dit et que le mal causé aux camarades était irrémédiable et que jamais on ne leur pardonnerait leurs aveux.

A ce moment survenait DUNKER qui en échange de la vie sauve leur proposait de travailler pour lui. Certains rares ont accepté, voilà comment ils ont été retournés.

MAI 1943 - L'ARRESTATION DU GENERAL BARDI DE FORTOU ET DES DIRIGEANTS G.F.

J'ai un souvenir très précis de cet épisode. Comme déjà indiqué, j'allais régulièrement, près d'une fois par semaine, voir mon chef Pierre SEGUIN aux cafés CIMA.

A la fin Mai, en milieu d'après-midi, je fais de même. Je rencontre au magasin Guy le beau-frère. Je lui dis que j'étais venu pour voir Pierre. Il me répond : « *il n'est pas là, il assiste à une réunion importante des responsables, repassez dans quelques jours* ».

Je reviens donc deux ou trois jours après, je trouve Guy, le visage décomposé, me faisant signe de m'éloigner et en me présentant en apparence un sac de café me disant à voix basse : « *le général DE FORTOU et Pierre ont été arrêtés* ».

J'ai appris ensuite que la police Italienne assistée du gestapiste DUNKER-DELAGE avait organisé une souricière chez le général BARDI de FORTOU et arrêté les divers responsables au fur et à mesure qu'ils se présentaient à son appartement.

Il paraît même que l'un des participants à la réunion a eu une chance inouïe, en remarquant Rue des Orangers une voiture noire ressemblant aux tractions avant de la gestapo, il avait réussi à s'éloigner et à prendre la fuite. Les autres n'ont pas eu cette chance.

Ce jour là, en plus du général, ont été arrêtés Pierre SEGUIN, Madame BARDI de FORTOU, et DESCHAMPS (SIMONIN) devenu Inspecteur Régional des MUR, Jean ALLEGRE, chef de l'AS à Nice.

Ces arrestations avaient été rendues possible par la trahison de BROWN qui connaissait beaucoup de résistants et les avait « donnés ». Ces événements se sont passés le 29 Mai. Les arrestations de GF se sont ensuite poursuivies de proche en proche.

Le 30 Mai l'OVRA, assistée de DUNKER, arrête à son hôtel FLAVIAN, lieutenant et chef du groupe GF des volontaires étrangers ainsi qu'une cinquantaine de membres environ.

Le 31 Mai, DUNKER avait préparé une nouvelle souricière à l'amicale des volontaires, Rue Victor Juge, et arrêté cette fois les principaux lieutenants de FLAVIAN, GEISMAR qui dans le 2ème semestre 1942 avait fait l'instruction à la mitraillette Sten mais aussi Paul SZANTO autre chef de groupe.

La police italienne s'en était prise aussi à notre dépôt de matériel GF que le général et Pierre SEGUIN avaient entreposé chez une dame ANDRIEUX, Boulevard Victor Hugo à Nice. Il y avait là armes et explosifs. Cette dame avait aussi été arrêtée et violemment battue et maltraitée. Tous avaient ensuite été transférés par la police italienne et l'OVRA à la villa Nobile et à la villa Lynwood, lieu de torture. Tous avaient tourné, tourné enchaînés jusqu'à épuisement. Le général BARDI de FORTOU, malgré son âge et son grade, avait aussi été enchaîné.

Ils avaient aussi connu là le redoutable DOTTORE BARRANCO Rosario, chef de l'OVRA. Ensuite, quelques jours après bien des tourments, ils avaient été transférés à Imperia en Italie sur la côte ligurienne et emprisonnés là en attendant leur comparution devant le Tribunal militaire italien de la 4ème armée.

Si l'on voulait faire un bilan des arrestations de Mai/Juin, on pourrait dire que tous les chefs de l'armée secrète des Alpes Maritimes, des trois mouvements réunis (COMBAT, LIBERATION, FRANC TIREUR) ont été arrêtés et en particulier les chefs des services importants, tel que celui du NAP (noyautage des administrations professionnels).

Sur le plan des GF la situation est encore pire, le chef national RENOUVIN, son adjoint BASTOS sont détenus, sur le plan départemental le général BARDI de FORTOU, chef militaire et SEGUIN, chef départemental. sont également arrêtés ainsi que plusieurs chefs de groupes francs, tel FLAVIAN. Notre mouvement est décapité.

L'importance des pertes est due à l'insuffisance de cloisonnement de nos groupes. En Février 1943, la fusion des trois mouvements avait eu pour conséquence que trop de gens ont connu trop de monde et nos chefs ont oublié qu'ils étaient des clandestins et ont tenu trop de réunions collectives.

Pour ma part, j'ai eu la grande chance de ne connaître ni MULTON, ni BROWN et de ne pas participer à la réunion chez le général sinon j'aurais subir le sort des autres et ne serais probablement pas rentré de déportation.

JUIN 1943 - L'ARRESTATION DES JEUNES DE COMBAT

L'OVRA, en même temps qu'elle s'est occupée des adultes, s'est hélas aussi intéressée aux jeunes de mon groupe.

Brusquement mon adjoint, François SUZINI, a été arrêté le 31 Mai 1943 donc au moment de la grande rafle des G.F.

François a été inculpé comme « chef d'une trentaine » de jeunes de l'A.S. Les Italiens étaient donc au courant de son activité de préparation et d'instruction militaire.

A peine quelques jours après ont été arrêtés à leur tour des jeunes de son groupe :

- SENELAR René, étudiant
- NAFILIAN, étudiant
- PIERARD Jean, étudiant
- GIUGLARIS Marcel, étudiant
- GATTY, étudiant.

Cette fois « la balle » était passée bien près de moi. Je me suis demandé pourquoi l'OVRA n'avait pas commencé par moi au lieu de François SUZINI. Probablement car il s'occupait plus que moi de l'A.S alors que pour ma part je m'occupais davantage des G.F.

En ce qui concerne René SENELAR, il avait été l'un des fondateurs du mouvement étudiant. Il m'était très proche. C'était un garçon grand, maigre, très calme. Il fut arrêté le 4 Juin 1943 et transféré lui aussi par l'OVRA à la villa Lynwood. On le fit tourner et tourner mais il ne parla pas et ne concéda rien à la police. Le 6 Juin il fut transféré à Impéria.

En ce qui concerne mon ami, Jean PIERARD, j'ai un léger doute quant à la date exacte de son arrestation. Lui et certains de son groupe m'ont indiqué avoir été arrêtés le 4 Mars 1943. Je crains qu'ils ne se trompent et qu'il s'agisse du 4 Juin 1943 car ils m'ont affirmé avoir été arrêtés peu de jours après SUZINI.

Deux membres du groupe PIERARD René et Georges OBRE m'ont fait une déclaration intéressante. Ils m'ont écrit : « *en allant chercher Jean REYNAUD pour une séance d'entraînement au Mont Leuze nous sommes arrivés peu après l'arrestation du Docteur REYNAUD par l'OVRA, nous avons été emmenés à Cimiez pour vérification et nous avons*

réussi à nous faire relâcher grâce à un alibi vraisemblable. Ensuite nous avons tourné autour de la villa Lynwood pour voir s'il nous était possible de libérer nos camarades. »

Ces arrestations en tous cas ont désorganisé le groupe PIERARD et les frères OBRE ont été obligés d'agir seuls dorénavant.

Effectivement, le Docteur REYNAUD chef du NAP a été arrêté à cette époque par la police italienne.

16 JUILLET 1943 - LE RAPPORT FLORA

Ce rapport est le document essentiel résumant la répression par la gestapo et l'OVRA dans la région R2. Il a été établi par DUNKER-DELAGE à l'intention de ses chefs. Il résume toutes les opérations de répression, arrestations, interrogatoires entreprises pendant la période d'Avril 1943 au 4 Juillet 1943.

Il relate l'activité considérable de la résistance dans la région de Marseille et évalue comme suit les effectifs résistants : 5 000 à Marseille, 2 000 à Nice, 2 000 à Toulon, 3 000 à Nîmes.

Il donne ensuite les effectifs des personnes arrêtées. Sur 125 personnes, 105 ont été inculpées et convaincues d'être des membres actifs de la résistance. Parmi ces derniers 5 vont trahir et devenir des « contre agents » de la gestapo, 78 seront transférés à la prison de Fresnes, 18 seront transférés à la police italienne et 4 moururent du fait des tortures ou fusillades, ce qui montre la cruauté des agents de la gestapo.

En outre, une centaine d'autres résistants ont été découverts par l'enquête mais il restait à les arrêter.

Le rapport donne toutes les précisions sur les renseignements communiqués par les deux traîtres, MULTON (LUNEL) et BROWN (BRUNET) qui ont permis les arrestations de Max (Jean MOULIN), de 5 chefs des M.U.R. ainsi que celle du général DELESTRAINT (VIDAL), chef national A.S.

Le rapport donne aussi des renseignements qui intéressent les groupes francs et indique :

« tout le matériel prévu par l'organisation pour l'établissement des fausses cartes d'identité a été saisi ainsi que les armes et le matériel de sabotage à Nice.

Il s'agit là du matériel GF saisi chez Mme ANDRIEUX, on y trouve :

- | | |
|--|---|
| <i>- 15 armes à feu en bon état</i> | <i>- 7 crayons à retardement</i> |
| <i>- 500 cartouches</i> | <i>- 25 mètres de cordon bickford</i> |
| <i>- 25 bâtons de dynamite</i> | <i>- 14 armes à feu avec cartouches</i> |
| <i>- 4 bâtons de dynamite et fulminate de mercure</i> | <i>- 1 chargeur de mitrailleuse</i> |
| <i>- 3 explosifs destinés à faire sauter les rails</i> | <i>- 1 fusil moser</i> |
| <i>- 14 détonateurs</i> | <i>- 1 fusil de chasse. »</i> |

Toujours sur les G.F le rapport ajoute : *« chacune de ces trois organisations (COMBAT, LIBERATION, FRANC TIREUR) possédait une section de sabotage, les groupes francs, qui furent également fusionnés en février 1943. Toutefois cette section n'a qu'un chef régional mais pas un chef national car la personne qui devait assurer cette fonction, RENOUVIN alias Joseph alias RICARD fut pris par la police allemande et que les G.F reçoivent leurs ordres de FRENAY. »*

Le rapport indique évidemment que l'armée secrète des mouvements unis était destinée au débarquement des anglo-américains alors que les groupes francs étaient destinés à des actions immédiates.

Plus loin il est précisé que l'A.S. est approvisionnée en armes et matériel de sabotage par le COPA, Centre des Opérations de Parachutage et Atterrissage et le rapport conclut ainsi : *« grâce aux arrestations des chefs isolés du mouvement par notre section, les mouvements unis de résistance restent sans direction et leur activité est paralysée une certain temps. Lorsque les arrestations des personnes découvertes auront été opérées, il semble que l'anéantissement des mouvements unis de résistance aura été assuré. »*

Nos adversaires hélas étaient très au courant de notre activité et leurs conclusions pas très éloignées de la réalité.

Je ne ferai qu'une remarque sur ce rapport dans les statistiques 18 personnes sont mentionnées comme remises aux Italiens. En réalité la gestapo a transféré à Fresnes le maximum de résistants arrêtés. En ce qui concerne les 18 personnes remises à la police italienne, il s'agit de nos camarades niçois arrêtés conjointement par l'OVRA et la gestapo pour lesquels d'ailleurs il y eu un conflit de compétence entre allemands et italiens.

Ces derniers n'ont pas voulu lâcher leurs prisonniers car arrêtés en zone d'occupation italienne.

Quant à DELAGE il voulait les amener à Marseille. La discussion a été très violente entre les policiers des deux nationalités et ils ont failli en venir aux mains finalement DELAGE a dû s'incliner, cela a peut être sauvé la vie à certains prisonniers.

DEBUT JUILLET 1943 - TENTATIVE DE MON ARRESTATION

Les arrestations de l'OVRA se multipliaient. A la fin Juin c'est l'un de mes chefs de groupe Jean-Baptiste GASPARRI, du groupe du port, qui est arrêté.

Je calcule que l'OVRA mettra 3 ou 4 jours pour remonter jusqu'à moi. Depuis que je résistais activement je m'étais toujours dit et redit ils ne m'auront pas vivant.

Donc 3 ou 4 jours après l'arrestation de GASPARRI, je dis à ma mère : *« tu sais ils ont arrêté GASPARRI, ils ne vont pas tarder à venir me chercher....C'est probablement pour cette nuit. Aussi, ce soir je vais dormir habillé, si dans la nuit on sonne au portail du pavillon arrange-toi pour ne pas ouvrir immédiatement, pour freiner mon père pour gagner le maximum de*

temps afin de me permettre de passer souliers et pardessus et de m'enfuir par la 2^{ème} porte de mon logement donnant sur l'usine. »

Je ne m'étais pas trompé de soir. Dans la nuit, vers 11h30 du matin on sonne avec violence au portail. Le cœur battant je me dis les voilà Je bondis en dehors du lit, je mets les chaussures, le pardessus. J'étais au 1^{er} étage, je descends en trombe l'escalier j'emprunte la porte dérobée et je m'enfuis dans l'usine à gaz.

Pendant ce temps là ma mère a fait patienter mon père qui n'était au courant de rien et quand après un bon moment sur des coups de sonnette redoublés ils vont ouvrir le policier bouscule mon père en lui disant : « *Conoscete GASPARRI* ». Mon père interloqué ne comprend rien, il ne connaissait pas de GASPARRI. Mon père les amène à son bureau pour voir s'il avait un ouvrier appelé GASPARRI, il n'y en avait pas. Finalement les carabiniers n'étant pas sûrs du tout de rechercher mon père trop âgé pour eux ne l'amènent pas et repartent bredouilles.

Mon père sera ensuite effondré en apprenant que je fais de la Résistance et que je suis recherché. Un monde lui tombe sur la tête !

Mais je ne suis pas encore sauvé, en effet les italiens la nuit ont établi un couvre feu jusqu'à 5 ou 6 heures du matin et si je vais dans la rue je serai immanquablement arrêté ou on me tirera dessus. Je dois donc rester dans l'usine jusqu'au petit matin, de ce fait pendant toute la nuit j'erre dans l'usine entre des tas de charbon et de coke. Je me suis muni d'une barre de fer pour le cas où les policiers m'auraient poursuivi dans l'usine et j'ai cherché un trou ou un barreau manquant dans la clôture métallique entourant l'usine, un peu comme un rat qui veut sortir d'un piège.

J'ai trouvé un orifice et vers six heures du matin je suis sorti dans la rue et je suis allé voir les quelques responsables encore libres pour les prévenir que dorénavant moi aussi j'étais recherché par l'OVRA et pour leur demander l'hospitalité.

Puis les jours suivants l'OVRA est revenue, cette fois elle savait qu'elle venait appréhender Jacques PEIRANI, le fils. Ils ont perquisitionné toutes les pièces et laissé tout en pagaille. Mon père leur a répondu que depuis une quinzaine de jours je faisais du camping dans la vallée du Var mais qu'il ne savait pas où.

Les policiers ont essayé de faire parler mon jeune frère, âgé de 11 ans, qui leur a confirmé que je campais et que j'avais disparu.

Les policiers ont touché mon lit, ils en avaient déduit « les imbéciles » qu'il était encore chaud (sic) alors que j'étais parti depuis plusieurs jours.

Finalement ils sont partis sans aucun résultat mais j'étais maintenant un proscrit et de tels événements provoquent une terrible tension nerveuse.

JUILLET 1943 - LE TEMPS DE LA DELATION

1943 fût une triste époque notamment celle de la délation.

En ce temps quand on n'était pas un collaborateur notoire, il fallait s'attendre à être dénoncé par un proche parfois un membre de la famille, chacun se méfiait de son entourage. Il me revient à l'esprit une histoire bien triste.

Je n'écris pas ce paragraphe pour faire l'apologie des membres de ma famille par exemple de mon père, celui-ci ne fût jamais un résistant actif, mais en qualité de directeur de l'usine à gaz on doit porter à son crédit un certain nombre d'actes de résistance passive.

Dans une grande usine à gaz il demeure d'importantes quantités de matériel usagé. Or les commissions d'armistice italienne et allemandes étaient à la recherche constante de métal et matériel pour leur effort de guerre.

Mon père a camouflé des tonnes et des tonnes de métaux ferreux et non ferreux au risque d'arrestation.

D'autre part, il a caché dans les services d'exploitation plusieurs jeunes gens et aussi certains israélites pour éviter leur départ en Allemagne ou arrestations.

Certains ont eu la carte de résistant pour moins que cela.

Mais revenons à la délation. Il existait à Nice de nombreux PEIRANI que le nom s'écrit avec PEY ou PEI les vrais niçois vous diront « *les PEYRANI sont tous de l'Escarene* ».

De ce fait un PEYRANI qui dénoncerait un PEIRANI n'ignore pas que quelques générations antérieures leurs aïeux étaient parents.

Or, les 12 et 16 Juillet 1943 un ouvrier de l'usine dénommé PEYRANI dont je tairai le prénom a dénoncé mon père au Maréchal PETAIN, Chef de l'Etat.

Il commençait ainsi sa lettre :

« *Monsieur le Maréchal,*

Continuant à faire pénétrer dans un ancien milieu communiste la notion du bien commun que la charte du travail veut réaliser dans chaque profession..... »

Il indiquait je cite :

« *Malgré les efforts persévérants de quelques légionnaires et miliciens, nous nous heurtons au barrage de Monsieur PEIRANI Charles, directeur de l'usine, 12 Avenue des Diables Bleus, ce dernier déforme intentionnellement les ordres du gouvernement.* »

Et plus loin, il ajoute :

« Par de telles manœuvres nous avons perdu 90 % des légionnaires de l'usine ».

Il demandait au « Maréchal » une enquête et terminait sa lettre :

« PEYRANI propagandiste de la foi inscrit à la milice française depuis le 10 Février 1943. »

Ainsi un PEYRANI dénonçait un autre PEIRANI.

C'est ce que cet individu appelait probablement la charité chrétienne... Triste époque vraiment triste !

Il faut rappeler que quelques jours avant l'OVRA était venue chez nous essayer de m'arrêter !

27 AOUT 1943 - LE TRIBUNAL MILITAIRE DE BREIL

La plupart des renseignements ci-dessous m'ont été fournis par mes camarades René SENELARD et Jean PIERARD.

Le 27 Août 1943, devant le Tribunal Militaire Italien de Breil, siégeant dans les anciennes casernes françaises, ont comparu 43 ou 44 personnes en particulier nos camarades adultes de l'AS et des Groupes Franc. divers membres de réseaux de renseignements parmi les GF adultes le Général BARDI DE FORTOU, Pierre SEGUIN et FLAVIAN, parmi les jeunes SENELAR, SUZINI, GATTI, NAPHILIAN, GIUGLARIS, PIERARD.

Il est triste de souligner que les militaires italiens ont fait preuve d'une véritable duplicité. En effet, depuis le 25 Juillet le fascisme est mort et l'Italie est sous le gouvernement militaire du Maréchal BADOGLIO.

Celui-ci sait très bien qu'il va faire la paix avec les alliés et que le 15 Août à Lisbonne il a pris contact avec ceux-ci pour mettre au point un scénario d'armistice.

Au lieu d'attendre ou de renvoyer l'audience de quelques jours, le gouvernement militaire fait juger les résistants alors que dans une dizaine de jours ceux-ci deviendront des alliés potentiels contre l'Allemagne.

J'ai donc essayé de glaner quelques informations sur le procès qui m'intéresse au plus haut point.

Le Code Italien distingue les IMPUTATI, c'est-à-dire les prévenus et les condamnés définitifs, c'est-à-dire les DEFINITIVI.

Chacun de nos camarades a donc reçu une « citazione per imputati » il lui était reproché « une conspiration politique moyennant association » prévue par l'article 305 du Code Pénal Militaire.

Le réquisitoire était plus précis et reprochait aux prévenus à peu près « *une conspiration résistante par groupes clandestins, la création à Nice de l'Armée Secrète qui avait pour mission d'organiser des troubles contre les troupes italiennes et les troupes de l'Axe et pour créer des forces destinées à prêter main forte éventuellement aux troupes gaullistes et aux troupes anglo-américaines en cas de débarquement* ».

La procédure devant ce Tribunal avait des points analogues avec la procédure devant la Cour d'Assises Française. Il était posé au Tribunal Militaire (Di Guerra) un certain nombre de questions, à savoir d'abord SENELAR est-il oui ou non coupable du crime de conspiration et ensuite pour certains des questions sur les circonstances aggravantes, à savoir : certains sont-ils chefs de cette conspiration ?

Une autre question concernait l'usage ou la détention d'armes et d'explosifs.

En effet, la réponse oui du Tribunal à cette dernière question, surtout en temps de guerre, risquait d'entraîner la peine de mort.

Dans le cas d'espèce, BARDI DE FORTOU, LAURON, SEGUIN, FLAVIAN, SIMONIN, COMBOUL, SUZINI étaient poursuivis comme chefs de la conspiration.

Le Tribunal Militaire bien que siégeant à Breil était de San Remo et le Président était le sieur CAPELLI.

La plupart des prévenus étaient détenus à la prison d'Impéria ou dans d'autres villes de Ligurie, il a donc fallu les amener à Breil.

Les prévenus après avoir, sous escorte policière, traversé à pied Impéria ont pris le train d'Impéria à Vintimille. Ils sont restés un grand moment à Vintimille où ils ont eu droit une fois n'est pas coutume à un repas abondant. Les officiers, notamment le Général BARDI DE FORTOU, ont été servis par des carabiniers en grand uniforme, ensuite des camions militaires sont venus les chercher à Vintimille pour les amener à Breil par la Vallée de la Roya.

La veille au soir du jugement, le Procureur du Roi est venu à Breil dans leur cantonnement leur dire que les allemands avaient demandé la condamnation à mort des chefs de la conspiration, c'est-à-dire 7 chefs mais qu'ils devaient faire confiance au Tribunal.

Finalement le lendemain le Tribunal Militaire a répondu non à la question la plus grave qui avait été posée pour le Général BARDI de FORTOU et Pierre SEGUIN, ce qui leur sauvait théoriquement la vie (question des armes et explosifs).

Pierre SEGUIN a été condamné à 5 ans, FLAVIAN 5 ans, le Général 3 ans ½.

Le tiers des prévenus a été acquitté, les autres ont eu des peines entre 3 ans et 1 an et 4 mois.

SENELAR qui n'avait rien avoué a été acquitté, il en a été de même de PIERARD, ceux-ci ont pu rentrer en France le 27 Août 1943.

Dans l'intervalle, le domicile de SENELAR avait été pillé, aussi celui-ci n'a pas réintégré son domicile dans la crainte d'être repris par les allemands.

Il s'est caché près de Grasse puis a pris le maquis dans la même région et a participé à la libération de SPERACEDES.

SENELAR a perdu près de 4 années d'études pour faits de résistance mais il était vivant.

LE SEJOUR A IMPERIA

Jean PIERARD m'a raconté aussi des histoires sur la prison d'Impéria. Toutes les prisons d'Europe se ressemblent et pour beaucoup en 1943 on était encore à l'époque du moyen âge.

A Impéria il y avait aussi toute la vermine possible. La prison d'Impéria ne valait pas mieux que celle du Fort St Nicolas. La nourriture était terriblement insuffisante, dans la soupe claire quelques feuilles de chou et quelques macaronis bien rares et chaque jour deux petits pains la plupart du temps moisis « les Pagniotti ».

Les prisonniers étaient réveillés par la torche du gardien plusieurs fois par nuit pour des tournées d'inspection.

Le cachot ou « mitard » était encore plus terrible que celui existant en France. On était paraît-il attaché sur un lit en creux avec des sangles et fouetté une fois par jour. Cela par exemple dans les cas de tentative d'évasion.

Jean PIERARD m'a raconté quand même des choses un peu tristes. Il a rencontré là des politiques et des « droits communs ». Il parlait d'un italien qui était là depuis près de 30 ans. C'était le doyen des prisonniers. Il avait une longue barbe et les autres venaient lui demander conseil.

PIERARD racontait aussi qu'un jour les gardiens avaient amené un groupe travailler dehors et en avaient oublié certains au retour au dehors dont lui-même.

PIERARD qui ne pouvait s'évader sans préparation avec son costume de prisonnier était retourné et avait tambouriné à la porte pour se faire ouvrir APRITE APRITE finalement les gardiens sont venus !

PIERARD se plaignait aussi d'avoir eu froid. L'uniforme de prisonnier rayé était léger et il avait reçu une seule couverture qu'il mettait sur son dos une bonne partie du temps.

PIERARD est rentré à Nice peu avant la débâcle italienne, lui non plus n'a pas séjourné à son domicile, il est allé combattre dans le Vercors. Après la guerre il est retourné à Nice en militaire. Ensuite, j'ai appris qu'il était devenu éditeur de musique à Paris.

Il n'avait rien perdu de son allant et de son dynamisme. Comme il n'est pas resté trop longtemps à Impéria et qu'il était retourné vivant il en parlait volontiers.

Nos autres jeunes camarades SUZINI, GATTI, NAPHILIAN, GIUGLARIS n'ont pas été libérés par le Tribunal. Ils sont donc retournés à Impéria avec les adultes du groupe COMBAT, tels le Général DE FORTOU, SEGUIN et FLAVIAN.

Les condamnations prononcées contre eux par un Tribunal Militaire en temps de guerre peuvent apparaître comme modérées mais en fait elles étaient équivalentes pour certains à une condamnation à mort.

En effet, au moment de la débâcle italienne les prisons ne se sont pas ouvertes comme on aurait pu le supposer. Les Allemands qui combattaient en Italie avaient pris leurs précautions et pris possession des prisons avant la capitulation italienne. Nos camarades sont donc passés de l'administration italienne à une administration contrôlée par les Allemands et certains plus tard ont fait le chemin inverse. Leur premier périple à savoir Impéria, les nouvelles prisons de Nice, les prisons de Marseille et à la fin ont connu la déportation en Allemagne.

Sur le séjour à Impéria j'ai pu avoir quelques nouvelles.

SUZINI avait tenté une évasion. D'après ce que j'ai pu apprendre, à trois ils avaient simulé une crise d'appendicite et avaient été envoyés dans l'infirmerie qui était en dehors de la prison. Lorsque le gardien les avait ramenés en passant par les rues, chacun avait tenté sa chance en fuyant dans une direction différente mais parmi les trois il y avait un agent double et SUZINI et son ami avaient été repris et envoyés au cachot.

Les personnes condamnées définitives à une longue peine firent contre mauvaise fortune bon cœur et essayèrent de s'organiser pour durer le plus longtemps possible. C'est ce qu'avaient fait les jeunes étudiants de notre groupe. Ils avaient créé dans la prison un cercle d'études dans lequel chacun donnait une conférence sur un sujet bien connu de lui.

GIUGLARIS qui préparait St Cyr avait parlé de la révolution française et NAPHILIAN qui était en Philo avait parlé de la morale païenne grecque et de la morale chrétienne.

Il y avait aussi de leur cercle quelqu'un qui se sentait près des jeunes : DESCHAMPS (SIMONIN). Il leur avait fait une conférence sur l'Alsace étant Alsacien lui-même.

Je voudrais évoquer une dernière fois son souvenir à la lumière de renseignements recueillis ou de ses conversations avec les jeunes.

Il était né en 1897 à SCHIRMECK. Avant guerre c'était un homme politique en Alsace. Je crois même qu'il a été député. Pendant la guerre il avait été capitaine de chasseurs alpins.

DESCHAMPS avait été dans les Alpes Maritimes à l'époque héroïque du début. Cela démontre en passant que dans les fondateurs de COMBAT il y a eu pas mal de militaires.

En 1941 c'est DESCHAMPS qui m'avait remarqué et m'avait fait l'honneur de me nommer chef des jeunes. A cette époque DESCHAMPS habitait Hôtel Franck, Rue Paganini à Nice.

DESCHAMPS n'avait pas eu de chance, il avait été arrêté deux fois, une première fois en Octobre 1941 au moment de l'affaire des cheminots, il était sorti, avait repris du service et avait quitté Nice. Il avait changé de pseudonyme, était devenu BONAL et avait été nommé à Marseille.

Il habitait alors dans le quartier de la Vieille Chapelle et il était alors adjoint au chef des MUR, Inspecteur Régional des MUR, c'est-à-dire qu'il visitait et contrôlait les départements de la région R2.

Comme déjà indiqué SIMONIN, lors des grandes rafles, avait été arrêté une deuxième fois.

Moi qui l'avais connu à Nice dans un complet gris strict et de bonne coupe, à Impéria DESCHAMPS, qui avait souvent froid, s'enveloppait dans la couverture pénitentiaire marron, genre couverture de cheval, quelle tristesse.

DESCHAMPS, compagnon de cellule de SEGUIN et du Général de FORTOU, a été comme eux déporté en Allemagne. Des trois seul Pierre SEGUIN est revenu.

Les quatre jeunes de chez nous eux aussi ont été déportés en Allemagne. Certains d'entre eux ont été libérés vivants par les troupes américaines. J'ai revu Marcel GIUGLARIS dans un triste état mais sa brillante intelligence était restée intacte. Toutefois il était devenu irritable, on le comprend.

GIUGLARIS n'a pas repris ses études pour Saint Cyr. A son retour, éclectique comme il l'était, il s'est passionné pour la littérature et le théâtre japonais. Il était devenu un spécialiste en la matière.

La guerre, la résistance changent souvent les vocations et aussi comme la destinée et le hasard sont curieux.

Trois camarades de la même classe font exactement la même action résistante, l'un s'en sort indemne, l'autre est arrêté et revient, le troisième est arrêté et ne revient pas.

Faut-il croire à la prédestination ?

JUILLET 1943 - LE DEUXIEME MOUVEMENT COMBAT

A cette date dans la région l'AS est décimée, les groupes francs sont décimés.

Quant à moi, j'ai cessé de faire partie du monde légal. J'ai dû quitter la classe de MATH-SUP quelques jours avant la fin des cours. Mes études sont interrompues probablement jusqu'à la fin de la guerre.

J'allais oublier un professeur de physique légionnaire a cru utile de réunir les élèves, de leur parler de mon cas et de leur dire « ne faites pas comme ce dévoyé », sic...

Par ailleurs recherché, je ne puis plus aller chez moi. Par mesure de précaution, j'ai changé d'aspect extérieur. Je me suis laissé pousser les moustaches et j'ai passé mes cheveux à l'eau oxygénée pour les blondir. Au surplus, ils sont maintenant coupés en brosse.

Dans le mouvement « COMBAT » il ne reste plus qu'une section indemne, la section propagande celle de Jean CONSTANT et de Jacques son frère. Jean CONSTANT, chef départemental PROPAGANDE (ROP) avec sa tendance à l'autonomie et au secret, a réussi à traverser l'orage sans dommage pour ses groupes.

Il a été un meilleur clandestin que nous, il faut l'en féliciter et non pas le critiquer comme certains l'ont fait.

Les résistants m'ont souvent fait penser aux gaulois assiégés dans Alésia dont parle CESAR dans son récit.

Ils jetaient des pots de poix enflammés pour tenter d'incendier les fortifications en bois des romains.

Quand l'un des gaulois était frappé par un trait des romains, un autre gaulois sans la moindre hésitation ramassait le pot de poix pour le lancer et ainsi de suite.

Un résistant de chez nous s'est toujours levé pour remplacer celui arrêté. Ainsi à partir du groupe CONSTANT va se construire un deuxième mouvement COMBAT, le premier celui de COMBOUL ayant péri par la disparition de ses chefs.

J'ai été un militant du premier mouvement. J'ai voulu continuer à résister. Aussi le lendemain des arrestations je suis allé voir CONSTANT que je connaissais bien et je me suis mis à sa disposition. Il a été heureux de me retrouver.

Mais comme j'étais recherché, il se posait aussi pour moi la question de mon hébergement. CONSTANT m'a présenté à l'un de ses chefs de groupes Frank AVERSENQ pseudonyme CLAUDE. C'était un personnage pittoresque avec lequel j'ai beaucoup sympathisé.

Frank m'a raconté son histoire, il avait antérieurement vécu à Paris, il avait été capitaine de l'armée du salut, il avait été en uniforme bleu marine dans les rues faire de la musique et quêter pour les malheureux puis CLAUDE avait été déçu de l'ingratitude humaine et avait quitté l'armée du salut pour se marier. Il avait épousé une hollandaise blonde : Mme DE RUFFELAERE Berthe née à Rotterdam.

Tous deux étaient venus à Nice et avaient pris une teinturerie 28 Rue Meyerbeer, la teinturerie FRANK. De ce fait on appelait son mari FRANK le teinturier. Celui-ci maintenant était devenu presque anarchiste mais c'était un homme au grand cœur.

A l'arrière du magasin, il avait un immense local qui servait à la fois de local d'habitation et d'entrepôt. Il y avait même à côté un garage. Dans l'entrepôt Frank hébergeait tantôt des résistants, tantôt des israélites. J'ai été l'un des hébergés.

Nous prenions nos repas dans l'arrière magasin avec Madame FRANK, cela pendant près d'un mois en Juillet. J'avais fait récupérer mon vélo chez mes parents. On l'avait mis dans l'arrière magasin. Ensuite Frank et moi nous partions en vélo en transports de résistance « Journaux COMBAT ou explosifs ».

Dans l'arrière magasin j'ai même fait des expériences de chimie et j'ai fabriqué des produits explosifs ou incendiaires.

A ce moment Frank m'a même mis en contact avec un groupe restreint de camarades communistes qui faisaient la même chose que moi et qui étaient dans un garage Rue Barla. Nous avons échangé des expériences mais n'avons pas pu continuer nos rapports car repris par la discipline de nos mouvements respectifs.

Frank m'a raconté qu'après mon départ de chez lui, dans le garage attenant à l'entrepôt au fond, avait été entreposée une voiture volée à la Gestapo mais finalement l'activité de Frank avait été découverte.

Frank et son épouse avaient fui à la dernière minute et leur magasin et local avaient été fouillés et pillés, la voiture qui servait à des opérations GF avait aussi été découverte en Décembre 1943.

Frank était devenu aussi un clandestin recherché et avait dû fuir dans le Var où il avait repris ses opérations.

J'ai donc bien fait de ne pas m'attarder trop longtemps Rue Meyerbeer.

JUILLET - AOUT 1943 - MA COLLABORATION AVEC CONSTANT

Pendant quelques temps CONSTANT m'a utilisé comme agent de liaison. Je faisais la liaison entre Nice et les villages de la Vallée du Var où CONSTANT avait des groupes.

Je prenais donc le train à la gare du Sud et je transportais deux grands cartons bien ficelés. A l'aller les cartons contenaient des journaux COMBAT que je remettais au responsable local, au retour les cartons étaient remplis d'explosifs, cartouches de dynamite ou de cheddite qui devaient provenir des carrières des Alpes ou des parachutages.

Je faisais environ deux voyages par semaine. Je m'arrangeais pour que les cartons ne soient pas trop près de moi en cas de contrôle car il valait mieux perdre les cartons que moi perdre la vie.

Ces transports étaient loin d'être sans risque. Un jour je prends le train des Pignes pour Puget Théniers. A l'arrivée en gare je descends trop vite avec mes deux cartons alors que le train n'était pas encore complètement arrêté. Je m'affale de tout mon long sur le quai, j'ai de la chance de ne pas tomber sur la voie car le train allait lentement. Je me blesse au genou, je saignais un peu. Les gens se précipitent et veulent à tout prix me faire soigner dans une pharmacie.

De mon côté, je pensais à mes cartons de journaux COMBAT et je voulais à tout prix éviter un attroupement, un contrôleur ou un policier. J'ai réussi à me dégager.

Une autre fois j'arrive des Alpes vers Nice, sur le point de descendre à la gare du Sud avec mes deux cartons d'explosifs, j'aperçois au loin des policiers Français et des policiers étrangers faisant ouvrir tous les colis. J'ignore si c'était pour cause de marché noir ou de terrorisme. Je n'ai pas demandé.

Je me dis cette fois ton compte est bon. Je descends à contre voie et je longe la voie en sens inverse et je saute les barrières un peu plus loin, personne ne m'a vu et ma cargaison a été sauvée et moi aussi je l'ai échappé belle.

Une autre fois CONSTANT m'envoie à Vence dans une équipe de réception de parachutage avec Frank.

Nous rencontrons le responsable de Vence de COMBAT et celui-ci nous a logé chez l'habitant en prenant soin de ne pas trop nous montrer. J'ai donc été hébergé dans une villa sur une route qui monte au dessus de Vence chez un couple de sympathisants aisés et là j'ai rencontré des personnes amoureuses de la lecture. Ils avaient une bibliothèque avec une foule de livres et nous avons discuté littérature. Nous nous étions promis de nous revoir après la libération.

Quand j'y suis retourné plusieurs années après, il n'y avait plus personne, le couple était décédé.

Je crois que c'est la consultation de cette bibliothèque qui m'a donné le goût des livres.

La nuit nous sommes allés attendre le parachutage qui devait avoir lieu sur une montagne près de Vence mais il y a eu contre ordre. Nous sommes retournés à Nice avec du matériel.

L'IMPRESSION DU JOURNAL COMBAT

A l'époque Jean CONSTANT avait beaucoup développé ses groupes de propagande et il était un homme plein de ressources quasi autonome et dans le cadre de mes nouvelles activités j'ai eu le contact avec plusieurs chefs de groupe. J'ai bien connu par exemple DAUTEL Robert, dessinateur décorateur et VIDOC (VIALE) qui tous deux avaient créé un groupe, le groupe de PESSICART.

DAUTEL, dessinateur, a travaillé à la réalisation de faux cachets civils et militaires et il a collaboré avec son ami Robert THIVIN à la confection des timbres de De Gaulle en 1943. VIALE (VIDOC) a d'ailleurs été arrêté puis relâché.

Dans le cadre de mes activités d'assistant de Jean CONSTANT, j'ai participé à l'impression de deux éditions du journal COMBAT.

Il faut dire qu'à la fin 1943 le journal COMBAT indépendamment de son impression principale à Lyon avait quelques imprimeries régionales qui venaient en renfort.

CONSTANT avait deux imprimeries à Nice, l'une chez Monsieur CHAMPAMON, Rue du Rocher. Monsieur CHAMPANON était grand et un peu voûté. La deuxième imprimerie était l'imprimerie PONTARA, Rue Lamartine.

Avec Frank nous avons participé à l'impression COMBAT, nous travaillions la nuit, nous attendions que le magasin ferme et ensuite nous nous mettions au travail. Il y avait là une très belle jeune fille blonde, Melle FLORA et évidemment PONTARA qui dirigeait.

J'ai bien connu Monsieur PONTARA, il était très brun, le front dégarni, type italien du Sud. Il parlait d'ailleurs avec un fort accent.

PONTARA m'a invité dans son appartement qui était près de l'Avenue au dessus de la voie de chemin de fer. La chose principale qui intéressait PONTARA était l'occultisme, quand on en parlait ses yeux s'allumaient. PONTARA sortait alors un pendule et nous disait : « moi avec le pendule je sais si un aliment ou un objet est bénéfique pour moi selon qu'il tourne dans un sens ou dans l'autre ».

Il voulait me convaincre au pendule. Nous le trouvions très amusant.

Avec Frank nous avons dormi plusieurs nuits chez PONTARA, comme il n'avait pas de lits pour nous nous couchions carrément sur les tomettes en mettant en dessous nos vêtements de jour. C'était un peu dur quand même, le lendemain nous étions un peu courbaturés.

Après la guerre PONTARA est rentré dans son Italie. J'aurais aimé le revoir ainsi que Melle FLORA, je n'ai pas pu hélas.

CONSTANT imprimait COMBAT pour toute une région en France donc après avoir imprimé les « COMBAT », il fallait les expédier. Je me souviens d'un envoi que nous avons fait avec Frank. Nous avons pris 9 paniers d'osier avec des tringles, nous les avons remplis de journaux COMBAT puis fermé les paniers avec tringle et cadenas, mis l'adresse extérieure et nous avons tout charrié sur un charreton à la gare SNCF ou nous avons fait l'expédition.

L'employé de la gare qui avait peine à soulever les paniers nous avait dit : « *mais c'est bien lourd, qu'est-ce qu'il y a dedans ?* »

Nous avons répondu : « *ce sont des vieux livres* ».

Peut-être l'employé n'a pas été dupe mais notre expédition est bien arrivée et nous n'avons pas été arrêtés car il faut se rappeler les contrôles de police de l'époque.

AOÛT 1943 - L'ACTION IMMEDIATE

Sur le plan historique l'arrestation de RENOUVIN, de BASTOS et de divers responsables GF a entraîné l'annihilation en tant que tels des groupes francs de COMBAT qui étaient de loin les plus importants mais les autres mouvements Franc Tireur et Libération avaient leurs propres groupes francs.

Au surplus, le 29 Janvier 1943 les trois mouvements avaient fusionné pour former les MUR, ce qui à terme entraînait aussi la fusion des groupes francs.

Après la disparition de RENOUVIN, les groupes se sont lentement reconstitués, RAVANEL est devenu le chef des groupes francs des MUR. De plus de nouvelles institutions ont vu le jour notamment l'ACTION IMMEDIATE qui a regroupé les divers éléments activistes de la résistance, à savoir : groupes francs, action ouvrière et résistance fer.

Sur la plan des Alpes Maritimes voilà comment les choses se sont passées. Au début 1943 CONSTANT a fait venir à Nice un chef national ou chef régional de l'action immédiate pour reconstituer les groupes d'action.

CONSTANT lui expose ma situation et mon désir de continuer à servir. Ce chef qui était peut être RAVANEL et qui me paraissait avoir de grands pouvoirs me dit : *« maintenant nous ne nous appelons plus les Groupes Francs mais l'Action Immédiate. Compte tenu de votre action passée dans les Groupes Francs, je vous nomme chef départemental de l'Action Immédiate, vous allez devenir un permanent de l'Action Immédiate, c'est-à-dire quelqu'un travaillant 24 heures sur 24 pour la Résistance et vous aurez un émolument de 2 500 Frs par mois. Voici deux mois d'avance pour Août et Septembre »* et il me remet une somme de 5.000 Frs, ce pour me permettre de tenir le coup puisque j'ai quitté ma famille et que je n'ai plus aucune ressource et que les déplacements et la vie clandestine « ça coûte cher ».

Ce responsable ajoute d'ailleurs : *« j'ai amené du nouveau matériel pour vous permettre d'agir rapidement, les nouveaux mots d'ordre de la Résistance sont de s'attaquer cette fois à l'effort de guerre allemand (principalement voies ferrées, lignes électriques et transfo) »* et ce dernier de m'expliquer comment s'y prendre.

Il a toutefois été précisé que pendant « mes temps morts » je continuerai à collaborer avec Jean CONSTANT qui me donnerait des directives. (Claude) FRANK travaillerait avec moi dans les opérations « d'action immédiate ».

Je restais donc, ce à quoi je tenais beaucoup, un « militant de COMBAT » et je pouvais redonner de l'activité à mes anciens triangles des Groupes Francs, la plupart d'entre eux avaient survécu aux grandes rafles.

A ce titre CONSTANT m'a envoyé traîner du côté de Beaulieu le long de la voie ferrée Nice/Vintimille pour repérer l'endroit où une coupure de voie pourrait être pratiquée. Elle l'a été plus tard. L'accès à la voie était malaisé et il fallait veiller à ne pas se faire prendre et noter les heures de passage des trains pour ne pas se faire écraser.

MADAME DELPRATO

Durant cette période, Juillet Août Septembre 1943, qui était une période de grande liberté mais aussi de grands risques ou j'étais à la merci d'une « descente de l'OVRA », je changeais souvent de domicile, tantôt j'étais dans les Alpes tantôt à Nice.

J'ai séjourné notamment chez une brave femme très patriote qui habitait dans la rue Tonduiti de l'Escarene près de l'Ecole Sasserno. Madame DELPRATO Mathilde.

C'était une vieille dame du peuple très respectable avec des lunettes et des cheveux tous blancs. Celle-ci n'était pas très riche et partageait avec moi sa nourriture. Elle s'ingéniait à faire en sorte que je n'ai pas faim alors qu'à l'époque je n'avais plus mes cartes d'alimentation.

Madame DELPRATO, d'origine italienne, voulait faire quelque chose pour la France qui l'avait accueillie. Elle courait de très grands risques et elle le savait. Il y avait chez elle des liasses de journaux et des stocks de bâtons de dynamite.

Madame DELPRATO nous avait été amenée par mon adjoint, Jacques ADAM et celui-ci venait souvent chez elle pour me rencontrer et alors Madame DELPRATO l'hébergeait aussi.

Après la Libération j'ai revu Madame DELPRATO, elle était toujours aussi modeste malgré son héroïsme. Elle est devenue une amie de ma mère.

LES TIMBRES DE DE GAULLE

Pendant l'occupation presque tous les timbres émis portaient l'effigie de Pétain. Il y en avait un notamment de couleur bistre.

La Résistance un jour a décidé sur la plan national et sur la plan local de sensibiliser les esprits. Elle a fait imprimer un grand nombre des liasses de timbres de couleur bistre en tous points identiques à ceux de Pétain mais à l'effigie du Général de Gaulle, le visage étant certes plus anguleux.

J'ai reçu à l'intention de mes groupes une énorme liasse de feuilles de timbres de De Gaulle. Nous devions coller ces timbres sur des enveloppes et les envoyer en correspondance pour que les PTT les tamponnent.

Vu l'identité de couleurs des timbres, les bureaux de poste ont fait la confusion et ont tamponné et les lettres sont arrivées à leurs destinataires sans encombre.

De telles enveloppes timbrées auraient aujourd'hui pour les collectionneurs une valeur inestimable. Mes camarades et moi nous avons eu en mains plusieurs milliers de timbres, nous utilisions ceux-ci au fur et à mesure et nous n'avons même pas eu l'idée d'en conserver un. Si je l'avais fait aujourd'hui je serais devenu riche.....de souvenirs.

Peu de temps après la tentative de mon arrestation, mon adjoint RODIER est venu récupérer des liasses de timbres qui étaient cachées avec des journaux COMBAT derrière un élément de chauffage central.

Voilà comment on passe à côté d'un document historique sans s'en douter.

ETE 1943 - LES LEGIONNAIRES RUSSES

Après l'arrestation de FLAVIAN et de ses adjoints par l'OVRA, son association avait été dissoute et les locaux fermés au moins provisoirement.

Mais Jean CONSTANT, que certains appelaient Jean l'ALBANAIS, avait également des contacts étroits avec les anciens de la légion étrangère et en avait récupéré un certain nombre pour la résistance.

Aussi, un jour dans le cadre de mon action avec Jean CONSTANT je me trouve en présence d'un groupe d'anciens légionnaires d'origine Russe. Ils étaient dirigés par un certain ALEXIS (PAVLOFF) qui était je crois concierge d'immeubles de son métier.

ALEXIS avait un visage carré, les pommettes saillantes, les yeux bleus, les cheveux blancs et courts.

Le groupe était formé d'anciens émigrés Russes nobles. Je me suis retrouvé au milieu d'une de leurs fêtes je ne sais pourquoi, ils devaient célébrer une cérémonie. Certains chantaient en Russe, d'autres faisaient le baisemain aux dames alors qu'ils étaient très modestement et même très pauvrement habillés. Cela m'avait frappé.

J'ai revu ALEXIS pour des questions de maniement d'armes. Vis-à-vis de ces hommes forts de la légion, nous autres étudiants paraissions des débutants mais les légionnaires souriaient et nous reconfortaient.

Après la Libération, nous nous sommes retrouvés avec ALEXIS comme membres du bureau de l'ASSOCIATION FRANCE D'ABORD, Association d'anciens légionnaires engagés volontaires et résistants, Association mentionnée au JO du 08/04/1945 qui avait alors son siège 36 Boulevard Victor Hugo à Nice.

J'y ai retrouvé là quelques anciens russes du groupe ALEXIS, à savoir :

KOVALEFF Basile
 REOUTSKI Wladimir
 KULBASNY Antoine
 KRIJANOVSKI Mathilde
 ZELENSKY Alexandre
 PROTZENKO Théodore
 POKOTILO Elie
 KUSSENKO Serge.

KOSSENKO André
 WEST Simon
 ARKHIPOFF Serge
 RADWAN Hélène
 GONTCHARON Paul
 SIDOROFF Wladimir
 YAKOFFLEFF Serge

L'Association comportait également :

BERGIER Alfred, polonais
 SCHEFAUT Norbert, belge
 PERADOTTO Joseph, MAGLIANO Joseph, LANDI Amérigo, ALMOSNINO Elie, italiens
 BRYCH François, WEBER Charles, tchécoslovaques
 FRACES Jacques, grec
 ALAMANN Raphaël, turc.

Qu'il me soit permis de saluer ces engagés volontaires pour la guerre et pour la résistance en France.

8/9 SEPTEMBRE 1943 - L'ARMISTICE ET LA DEBACLE ITALIENNE

Le 8 Septembre 1943 le Maréchal BADOGLIO, chef du gouvernement militaire italien depuis la chute de MUSSOLINI, a annoncé la signature d'un armistice de l'Italie avec les alliés.

Dès le 9 Septembre les troupes italiennes se sont débandées et sont rentrées en désordre en Italie qui somme toute n'était pas très éloignée de Nice.

Certains soldats sont partis en camions, d'autres en vélo ou même à pied.

Pendant un jour ou deux il n'y avait presque plus d'occupants, on aurait pu se croire libres. Pour moi c'était vraiment une grande nouvelle car les italiens étant partis, je n'étais plus recherché et je pouvais de nouveau réapparaître prudemment au grand jour.

Le 9 Septembre les italiens, en fuyant entre Nice et Menton sur la route côtière basse corniche, pour aller plus vite, avaient jeté leurs armes ou même leurs uniformes sur les bas côtés de la route.

On trouvait çà et là des amoncellements de fusils, de cartouches, de masques à gaz. Il suffisait de se baisser pour en ramasser du moins apparemment.

Le même 9 Septembre, après la débâcle italienne, j'étais parti de la Place du Port à Nice et j'avais pris la Route de la Corniche, j'étais en vélo avec un camarade et nous avons décidé d'aller faire provision d'armes et de munitions italiennes pour notre action future. Nous en manquions cruellement.

Nous étions sur la route en allant sur Beaulieu quand nous avons été dépassés par les premiers éléments d'une colonne allemande venant de Nice qui envahissait le pays et se dirigeait vers la frontière italienne.

Hitler nous l'avons appris avait décidé de faire occuper par des troupes allemandes l'ancienne zone d'occupation italienne et aussi d'envahir l'Italie du Nord.

Voilà ce que j'ai vu ce jour là.

C'était vraiment curieux, j'assistais pour ainsi dire aux premières loges aux péripéties d'une invasion allemande. Je m'étais arrêté et rangé sur le côté.

En tête, toute seule, se trouvait une grosse voiture civile grise Mercedes avec des hommes en civil. La voiture était bardée d'antennes et faisait sur la route de courtes allées et venues.

Un peu en arrière des side-cars de la Feld gendarmerie avec leurs conducteurs munis d'une grosse plaque en métal sur la poitrine, ceux-ci au fur et à mesure balisaient la route. A quelques

centaines de mètres en arrière circulaient des véhicules motorisés puis des camions de troupes de la WEHRMACHT. Ils avançaient lentement en faisant des haltes comme s'ils craignaient de la résistance. A la fin de la matinée la colonne avait atteint la frontière italienne. Après le passage de la longue colonne allemande nous étions repartis en arrière vers Nice désireux de nous mettre à une certaine distance des occupants nazis mais je gardais intacte mon intention de récupérer au plus vite les armes abandonnées.

Je me trouvais à un tournant de la route devant un tas d'armes, un motocycliste allemand arrive alors à l'improviste. Il s'arrête net devant moi avec sa machine et m'interpelle brutalement en allemand en me demandant ce que je faisais là et en me disant qu'il était « strengst Verboten » de toucher aux armes sous peine de mort.

Pendant une fraction de seconde, je suis comme paralysé et mon sang se glace et je me dis cette fois c'est la fin !

J'ai eu beaucoup de chance de pouvoir lui répondre en allemand que j'étais intéressé par deux sacs de masques à gaz.... Il s'est calmé et m'a laissé prendre un ou deux sacs sans les masques... Il a prononcé le seul mot de français qu'il devait connaître « Monsieur » puis il est reparti.

Ce jour là, il aurait tout aussi bien pu me fusiller sur place. Cela fait quand même un coup au cœur.

Je suis ensuite rentré à Nice. Comme c'était très dangereux de récupérer des armes de jour, nous avons décidé avec mes camarades de recommencer de nuit le soir même.

Nous sommes repartis en vélo dans la même direction, les tas d'armes étaient encore là et nous avons pris quelques fusils et sur le porte bagage quelques caisses étanches de cartouches.

Cette nuit là les allemands n'étaient pas encore organisés et devaient redouter la nuit encore plus que nous et nous n'avons pas rencontré de patrouille d'occupants.

Nous avons très vite pris une route de liaison entre les deux corniches, nous avons pris comme point de repère une borne kilométrique qui marquait je crois 19 et nous avons tout caché dans les buissons environnants car il était trop dangereux de circuler jusqu'à Nice avec armes et munitions.

La route était déserte puis nous avons couché à la belle étoile à même le sol, nous ne sommes pas rentrés immédiatement à cause du couvre feu.

Le lendemain matin nous sommes retournés vers Nice par la route qui mène de la Turbie Laghet à la Trinité Victor. Nous avons rudement bien fait de ne pas ramener d'armes car en arrivant à la Trinité, dans la dernière ligne droite à peu de distance, nous apercevons un barrage allemand avec des soldats armés fouillant tout le monde. Nous n'avions rien, nous passons. Là encore nous avons eu de la chance.

Parmi les camarades de cette nuit là, il y avait Albert GIOVANANGELI, CIANI et GARCIN.

Quelques mois après, ils sont retournés récupérer le matériel.

Voilà quel a été notre premier contact avec l'occupant nazi.

14 SEPTEMBRE – L'AFFAIRE DU PYLONE HAUTE TENSION

Comme déjà indiqué, nos objectifs de 1943 étaient surtout de nature militaire : sabotage de voies ferrées, lignes électriques, pylônes haute tension, matériel ferroviaire, bref tout ce qui pouvait diminuer le potentiel industriel ennemi.

Avec l'arrivée des occupants allemands nous avons repris nos opérations avec des risques accrus.

Dès le 14 Septembre, donc vraiment très peu de jours après leur arrivée, un groupe franc de jeunes partant de chez moi s'est attaqué à un pylône haute tension de la banlieue niçoise. Il y avait certes des barrages dans le voisinage mais le triangle GF réussit à accomplir sa mission sans être arrêté sur le moment et à regagner Nice mais hélas il va y avoir un pépin.

Les instructions formelles déjà énoncées étaient qu'un groupe partant en opération de sabotage devait complètement vider ses poches de tout papier ou objet permettant aux services de police de l'identifier ultérieurement.

J'avais donné et répété ces instructions mais hélas ce jour R.F n'en avait pas tenu compte et en sortant de ses poches les pains de plastic et le cordeau avait sorti de sa poche une quittance à son nom et par mégarde l'avait laissée tomber sur place.

C'était évidemment signer l'attentat !

Les policiers ne l'avaient pas trouvée le jour même mais quelques jours après en revenant sur place chercher des indices. Bien que détériorée par l'explosion, ils avaient réussi à lire le nom. Le résultat a été que le 21 Septembre la police de Vichy est allée cueillir R.F chez lui en lui présentant la morceau de quittance et en lui disant : *« un attentat à l'explosif commis dans une période d'occupation allemande c'est la peine de mort certaine à moins que vous ne donniez les noms de tous vos complices »*.

R.F. hélas s'est effondré et a beaucoup parlé. La conséquence a été que dès le 22 Septembre la police de Vichy vient chez moi pour m'arrêter.

Le même jour, 22 Septembre, le Ministère de l'Intérieur, Service de la Police Nationale, lance un avis de recherche contre plusieurs chefs de nos groupes francs (RODIER, MOISI, PEIRANI), l'avis étant adressé à tous les services de police et de gendarmerie.

Je me rappelle par cœur le contenu de l'avis me concernant :

« Chef d'un groupe d'action des mouvements de résistance, vêtu d'une chemise bleue et pantalon gris, en cas d'arrestation, fouiller, garder à vue et prévenir immédiatement. »

Ainsi, R.F. avait même décrit mes vêtements à la police. J'étais donc de nouveau recherché.

Ma tranquillité commencée le 8 Septembre avec le départ des Italiens n'avait duré que quelques jours à peine du 8 au 22 Septembre.

Heureusement qu'à cette époque je n'avais pas rejoint le domicile familial. Je m'en suis donc tiré et RODIER et MOISI ont pu être prévenus à temps.

Mentionnons cette fois que dans la police et la justice de Vichy il y avait aussi des policiers et magistrats aidant la résistance.

Ceux-ci ont œuvré pour faire transformer l'inculpation d'attentat à l'explosif en transport d'explosifs, ce qui pouvait éviter une condamnation à mort à l'étudiant arrêté et à nous qui risquions de l'être.

Quelques jours après il est venu chez mes parents un bonhomme au chapeau mou qui s'est prétendu être de mes amis et vouloir à tout prix me voir.

Or, ma mère connaissait tous mes amis et dans l'encoignure de la porte tenue fermement elle lui a répondu que j'étais parti et qu'elle n'avait plus de nouvelles de moi mais une telle visite laissait penser que la gestapo avait été mise au courant et me recherchait.

Aussi, Nice était donc devenu trop brûlant pour moi. Il fallait donc impérativement que je disparaisse et que je me mette au vert pendant quelques temps au moins.

LA DISETTE

Avant de quitter Nice, j'aimerais dire quelques mots de la disette qui avait saisi les Français par suite des pillages de l'occupant.

Dans l'hiver 1940, la France avait encore des réserves mais l'hiver 1941 fut terrible, d'une part nous n'étions pas habitués, d'autre part la région niçoise entourée de montagnes proches n'est pas une grande région agricole.

Je ne vais pas reprendre ce que certains ont déjà écrit, je dirai personnellement ce qui m'a frappé sans faire de pathétique.

Tout d'abord, le « pain caca », je ne sais avec quel produit on le confectionnait, peut-être avec de la pomme de terre, mais c'était un pain filant, il était noirâtre et gluant et rare. En plus quand on partageait en deux une tranche un filament, genre colle, faisait un demi cercle joignant les deux morceaux comme pour les morceaux de chewing-gum.

Pour le café on torréfiait de l'orge et même des glands que l'on écrasait ensuite. Pour remplacer le tabac on fumait des barbes de maïs ou de l'eucalyptus en poudre. J'ai même connu certains jeunes fumant des bouts de sarments de vigne, il fallait vraiment en avoir envie.

Pour remplacer l'huile il y avait une espèce de saleté qu'on appelait l'assaisonnat.

Nos parents faisaient des miracles pour que nous n'ayons pas faim dans notre région qui n'était pas très agricole mais sur les vieux agendas familiaux de l'époque combien de fois on pouvait lire « rutabagas, topinambours, navets, betteraves ».

On parle maintenant de carences alimentaires dans le tiers monde mais nous niçois à l'époque les avions aussi. Au lycée dans certaines classes, pour éviter le rachitisme, on distribuait de l'huile de foie de morue ou des biscuits vitaminés.

On faisait du troc et échangeait la maigre ration de tabac contre des aliments, l'hiver c'était encore plus dur.

J'ai quelques souvenirs épars.

Certaines nuits il m'est arrivé de me lever pour boire de l'eau et tromper ma faim. Un autre jour nous étions heureux, nous avions chacun deux petites pommes de terre nouvelles dans l'assiette. Je m'étais fait violemment rabrouer par mon père pour avoir essayé d'en prendre une troisième mais il y avait beaucoup plus malheureux que nous, je pense à nos camarades arrêtés ou déportés !

30 SEPTEMBRE - MON DEPART POUR BENDEJUN

Ma mère m'a raconté qu'après les dernières descentes de police chez nous mon père pleurait sans cesse en disant : *« d'abord la police italienne qui vient, ensuite la police française.... Mon fils il est fini bientôt mon fils sera mort »* et il se remettait à pleurer.

De longues larmes coulaient sur ses moustaches grises, il faisait peine à voir.

Moi étant né en Août 1925, à l'époque en Septembre 1943 je n'avais que 18 ans. Mon père ajoutait : *« à cet âge c'est vraiment trop jeune et trop hête pour mourir »*

Dans son désespoir il fut néanmoins très courageux, il avait déclaré à ma mère : *« tu diras à Jacques que si l'on vient m'arrêter comme otage parce qu'on ne l'a pas trouvé qu'il ne se livre pas malgré cela. »*

C'était digne d'éloges.

Mon père a donc exercé par des proches une grosse pression sur moi pour que j'arrête mon activité au moins pendant quelques mois.

Il faut dire qu'après le mandat d'amener me concernant je ne me promenais plus beaucoup dans les rues de Nice. Au surplus, côté résistance j'avais eu quelques divergences de vues à Jean CONSTANT qui avait un caractère particulier et parfois difficile. Il trouvait les jeunes trop indépendants, nous avons eu un accrochage à ce sujet. Aussi, celui-ci ne paraissait pas décidé à me transférer à plein temps en dehors de Nice et à m'y faire héberger.

J'ai estimé alors que continuer à résister dans Nice et à y habiter me conduirait bêtement et directement au peloton d'exécution.

C'est ainsi que nos deux chemins, celui de CONSTANT et le mien, se sont séparés pour ne plus guère se rencontrer ensuite, même à la Libération il est resté le souvenir de la lutte commune et estime réciproque.

C'est donc mon père qui s'est chargé de mon hébergement hors de Nice de la manière suivante.

Mon père ingénieur au gaz avait d'excellentes relations avec un ouvrier de son usine, Albert BRIVES, propriétaire de campagnes à Bendejun (Vallée du Paillon) au dessus de Contes.

Mais comme en 1943 il y avait des mouchards dans tous les villages et que dans un village un nouveau venu se remarque, nous avons bâti un scénario. Monsieur BRIVES avait un frère.

Je serais donc pour le village le neveu de Monsieur BRIVES venu à Bendejun chez mon oncle pour me refaire une santé après un incident pulmonaire.

Effectivement à cette époque, je ne mangeais pas beaucoup en ville et j'avais une bien pauvre figure. Je serai donc le neveu et je m'appellerai André BRIVES.

Avant de quitter Nice, j'avais discrètement fait mes adieux à mes camarades, j'avais de la peine de partir mais c'était une question de vie ou de mort.

C'est la dernière fois que j'ai vu mon ami Jacques ADAM. Claude FRANK va me remplacer comme chef de « L'action Immédiate », il fera quelques belles opérations mais dès le mois de Décembre la Gestapo viendra aussi pour l'arrêter.

Mon départ dans une large mesure signifiera la dispersion de plusieurs de mes groupes, ANGÉREAU et GAYAN, je veux dire AUGIER et GUNSBERG, deviendront indépendants et créeront « la formation 14 Juillet ». CASTELLI ira aux chantiers de jeunesse, ses proches évolueront vers les groupements communistes clandestins.

Les autres groupes restants, ADAM, CIANI, CARTOTTO, CANESSA au mois d'Octobre prendront contact avec le commandant PARENT et formeront plus tard les jeunes des CFL, corps francs de libération nationales.

De Novembre 1940 à Septembre 1943, j'avais résisté trois ans dans un cadre légal, c'était déjà beaucoup.

D'autres ont été fauchés bien avant. Je subissais le sort des militants de la première heure.

D'ailleurs au sujet de la résistance on pourrait souvent évoquer la parabole de la vigne et des ouvriers de la dernière heure.

J'ai donc quitté Nice, j'avais bien sûr enlevé mon pantalon gris et ma chemise bleue. J'avais récupéré mon vélo et avec BRIVES tranquillement nous avons pédalé de Nice jusqu'à Bendejun. A partir de Contes la côte est devenue plus raide, enfin nous avons atteint la maison BRIVES au quartier supérieur. A 18 ans ma vie venait de changer.

OCTOBRE/DECEMBRE 1943 - MON SEJOUR A BENDEJUN

Le quartier le plus élevé de Bendejun où j'ai séjourné s'appelait le quartier de « La Part ». C'était un hameau composé d'une placette entourée de maisons. La route bien étroite continuait après la place en direction de Coaraze.

De part et d'autre de la route coupant une colline se trouvaient quelques maisons éparses, à cent mètres environ de la placette était la maison ou plutôt le pavillon de BRIVES. Vu la pente de la colline côté route les pièces d'habitation donnaient sur la route, au côté opposé, il y avait un étage de plus, les réserves donnant sur un champ en contrebas.

De nos jours on dirait le confort était moyen. Il n'y avait pas d'eau à l'intérieur de la maison, il fallait aller la prendre avec des seaux à l'extérieur. Devant la maison un olivier avait grandi et avait tendance à repousser le mur du WC à fosse septique mais pour moi c'était la paradis.

Le quartier de « La Part » avait un avantage, sa position dominante sur la route d'en bas qui serpentait. On pouvait voir monter une voiture suspecte et cela hélas arrivait. Par précaution supplémentaire, pour éviter une surprise la nuit, je dormais dans une maison vétuste non loin de là.

J'ai donc été le neveu de la famille et du jour au lendemain il a fallu que je tutoie l'épouse de BRIVES, Angèle née BERMOND et sa fille Betty. Les premiers jours c'était difficile de changer de personnalité, après j'étais rentré dans mon rôle et je répondais chaque fois qu'on m'appelait André. A la fin je croyais vraiment m'appeler André et je ne répondais plus si on appelait Jacques.

A Monsieur BRIVES, je l'ai appris ensuite, mon père terrorisé avait donné comme instruction « *ne le laissez sous aucun prétexte reprendre contact avec ses anciens amis* ».

Aussi, la famille BRIVES très gentiment m'accompagnait partout.

De ce fait, le dernier trimestre 1943, le contact était coupé pour moi avec la résistance, personne ne savait où je me trouvais.

Dans les mouvements hélas certains ne peuvent garder leur langue alors prudence. Au surplus j'étais brûlé et je ne pouvais que nuire à ceux qui m'auraient fréquenté. En outre mes nerfs avaient craqué, je me trouvais vidé moralement.

Ceux qui n'ont jamais été traqués ne peuvent imaginer quelle angoisse l'on ressent. J'étais pourtant solide nerveusement mais il est difficile de faire de l'héroïsme 24 heures sur 24 pendant plusieurs années.

Il fallait que je décompresse. J'ai donc appris à vivre comme un véritable paysan. J'ai appris à construire des murs de restanque, à labourer avec « le Magaou », à couper du bois, beaucoup de bois, à scier des troncs d'olivier, à les débiter avec la cognée « le Sclappa Bouasc » malgré mes ampoules aux mains, à piéger les oiseaux avec des vers de farine.

C'était à peu près notre seule source de viande.

Mes muscles, mes épaules se sont développés à porter des troncs d'arbres.

Bref, à me voir vivre en paysan au milieu des paysans les gens du village n'auraient jamais pu imaginer que je n'étais pas le neveu.

A la rentrée d'Octobre, s'il n'y avait pas eu ces évènements dramatiques j'aurais dû rentrer en mathématiques spéciales, les trois demie. Je m'étais donc fait envoyer par mon père des livres de maths et de physique, je faisais les exercices sans trop y croire mais confusément hélas je sentais que c'était foutu pour longtemps.

Je me demandais est-ce que je vivrai jusqu'à la libération, est-ce que je pourrai reprendre mes études un jour. Alors j'attendais en utilisant la méthode COUE et en me répétant « la libération viendra un jour » et puis j'attendais..... Je vivais en famille.

Toujours à la rentrée d'Octobre, j'étais devenu le professeur de Betty qui venait deux ou trois années scolaires après moi.

Ma tante « Angèle » faisait des miracles pour nous nourrir, nous allions avec Betty chercher du vrai lait de chèvre assez loin du village à un endroit qui s'appelait la Gardiole.

Voilà comment au début j'ai aperçu le Mont Ferrion et son plateau.

Ma tante avait aussi des tours de cuisinière, elle faisait une omelette de pommes de terre sans œufs.

Ainsi, peu à peu je me suis refait une santé. J'étais heureux..... Je mangeais à ma faim et je n'étais pas en prison, ni torturé.

Tout n'était pas calme à Bendejun, la gestapo parfois montait de Contes. Certains jeunes réfractaires se sont fait piéger bêtement. Vers le milieu de Bendejun existait un Hôtel-Restaurant où les jeunes le dimanche venaient danser ou consommer. Une voiture de la

gestapo arrivait inopinément, ses occupants demandaient les papiers de tous les jeunes et amenaient ceux qui ne paraissaient pas en règle.

Cela je le savais, aussi je ne m'y suis jamais risqué dans cet établissement.

DECEMBRE 1943 - LES VESPINS

Depuis plusieurs années mes oncles et tantes GASTAUD et PEIRANI possédaient une campagne à Cagnes sur Mer dans un quartier appelé Les Vespins (en Français les petites guêpes) aussitôt après St Laurent du Var.

A cette époque il y avait très peu d'immeubles et beaucoup d'exploitations agricoles. Cette campagne familiale comportait un bâtiment d'habitation et une terre complantée d'arbres fruitiers. Elle était très proche de la mer.

Avant guerre (période heureuse) il nous arrivait avec mes cousins de nous baigner à la plage voisine, il suffisait de faire quelques pas et de traverser la route côtière.

En fin 1943, la famille n'avait plus de nouvelles de moi. Elle était inquiète sur mon sort. Ma mère ne m'avait plus vu depuis plusieurs mois. Elle était ravagée par l'angoisse, elle redoutait toujours le pire pour moi.

J'ai donc pris le risque de venir de Bendejun à Nice puis à Cagnes pour la rencontrer. J'ai utilisé mon vélo.

Pour des raisons bien compréhensibles, je ne pouvais me rendre à mon ancien domicile niçois, Avenue des Diables Bleus, « une souricière » risquait fort de m'y attendre.

Le rendez-vous par l'intermédiaire de BRIVES était donné à un arrêt de tram ou de car voisin de St Laurent du Var.

Mes oncles et tantes m'amèneraient ensuite en petit groupe familial à la campagne des Vespins.

A cette époque, les allemands commençaient « le mur de la Méditerranée » et la campagne des Vespins était occupée par eux.

Mes oncles avaient encore le droit d'accéder à leur propriété dans une ou deux pièces réservées et à leur terrain. Avec eux j'ai donc pu accéder aux Vespins.

Là ma mère m'attendait après bien des détours pour éviter d'être suivie. Elle éprouvait beaucoup d'angoisse, elle retrouvait son fils aîné. Nous nous sommes étreints avec émotion, ma mère avait la larme à l'œil.

D'un côté lorraine et patriote elle admirait ce que j'avais fait, d'un autre je le sentais elle pensait que c'était peut-être la dernière fois qu'elle me voyait....

Elle ne m'a pas dit tellement de mots mais un que j'ai retenu : « *essayes de te conserver vivant !* ».

Heureux, j'avais vu ma mère un peu avant les fêtes de Noël. Ce jour là les soldats allemands étaient à quelques dizaines de mètres de nous, ils ne se doutaient pas qu'ils avaient près d'eux « un terroriste » recherché par leur police.

Un mauvais hasard, une demande de papiers d'identité aurait pu me livrer à eux dans une zone côtière presque interdite mais ce jour là tout s'est bien passé.

Un fait cependant m'avait fortement choqué.

Un groupe d'occupants était là dans la campagne avec leurs chevaux. Un allemand soignait son cheval, devant lui un seau entier de beurre, il s'en servait pour cirer les sabots du cheval.

J'ai vraiment vu cela. Pendant ce temps là, nous autres Français nous crevions de faim !

Après cet intermède, j'ai repris mon vélo et je suis reparti pour Bendejun.

SEPTEMBRE/OCTOBRE 1943 - LES ARRESTATIONS A CANNES

Retournons en arrière pour parler du mouvement.

Après le 8 Septembre, date de l'occupation allemande de l'ancienne zone italienne, la résistance continue mais hélas la répression s'amplifie encore. La gestapo n'a pas perdu de temps et s'est installée à la villa MONTFLEURY à Cannes, dans l'hôtel L'HERMITAGE et la villa TRIANON à Nice et elle se lance immédiatement à la poursuite des résistants.

La période de fin Septembre et Octobre va enregistrer une véritable hécatombe de résistants.

Avant l'occupation allemande la gestapo déjà, officieusement présente dans les Alpes Maritimes, avait collaboré avec l'OVRA italienne et connaissait donc bien la situation dans le Sud-Est.

Dans le rapport FLORA, déjà cité, le sinistre DUNKER (DELAGE) mentionnait l'arrestation d'une centaine de résistants et la découverte d'une centaine d'autres à appréhender.

Parmi ces derniers, soigneusement numérotés, figuraient des personnes lointaines tels FRENAY et BERTIN CHEVANCE mais aussi des personnes du département avec les mentions suivantes :

« N° 90 JALLAT : Domicilié Hôtel de Paris à Cannes, chef de groupe départemental des groupes francs.

N° 94 LERICHE (nom de guerre) boîte à lettre chemiserie DURIFFE, 29 Rue d'Antibes à Cannes, adjoint au chef départemental de l'armée secrète (AS) »

La gestapo était bien renseignée : effectivement l'hôtel de Paris à Cannes était depuis l'origine un des lieux de rencontre privilégié des membres du mouvement COMBAT.

Le général BARDI DE FORTOU, SEGUIN, FLAVIAN quand ils allaient visiter les GF de Cannes se retrouvaient chez JALLAT à l'hôtel de Paris.

LERICHE (ATTALI) après avoir été longtemps le chef AS du secteur Cannes/Grasse était devenu après les arrestations de Mai/Juin 1943 chef départemental de l'armée secrète même s'il n'y avait pas unanimité des autres chefs résistants sur sa nomination.

La gestapo connaissait donc les chefs de l'armée secrète et des groupes francs de Cannes, leurs lieux de rendez-vous et boîtes aux lettres.

A l'évidence, elle allait « placer des souricières » en ces lieux et filer toutes les personnes pouvant s'y rendre.

LERICHE se sachant menacé avait quitté sa villa de Mandelieu et s'était réfugié à Nice Rue Meyerbeer mais c'était beaucoup trop proche. Au surplus il était très imprudent, trop voyant, dépensant pas mal d'argent.

Le résultat hélas n'allait pas tarder à se manifester, treize jours à peine après l'arrivée des allemands, le 21 Septembre, la gestapo vient perquisitionner chez Léon NOEL, commerçant membre des GF de Cannes. Celui-ci accueille les gestapistes à coups de mitraillette en tuant un gestapiste et en blessant plusieurs autres. Lui-même grièvement blessé est transporté à la villa MONTFLEURY, durement torturé il mourût probablement deux jours après.

Il va y avoir alors un premier train d'arrestations. La gestapo trouvera chez NOEL un dépôt d'armes et des documents. Elle les exploitera immédiatement. Le même jour, 21 Septembre, elle arrêtera LEVISALLES Claude, membre des MUR de Cannes qui sera déporté le 15 Mai 1944 à ORANIENBOURG et décèdera là bas.

Le même jour sera arrêté le capitaine Maurice DERCHE, chef de l'AS de Cannes, il sera déporté à MATHAUSEN le 21 Avril 1944 et décèdera le 18 Août 1944.

Les jeunes hélas ne sont pas oubliés. Sera aussi arrêté le même jour PERISSOL Louis, étudiant, âgé de 18 ans. Il sera déporté à MATHAUSEN et mourra le 18 Mai 1944.

Parmi les arrêtés en même temps figure CONVERSO Jean-Charles, restaurateur à Cannes (membre du groupe important de VAHANIAN Stefan). Celui-ci va être déporté le 3 Avril 1944 à MATHAUSEN.

Ainsi de nombreux membres des groupes francs quand ils étaient pris étaient déportés de préférence au camp de concentration de MATHAUSEN. Cela n'était pas dû au hasard.

En effet, les nazis avaient fait un classement des camps et MATHAUSEN était classé en 3^{ème} catégorie, c'est-à-dire dans les camps les plus durs d'extermination par le travail pour les déportés non ré-éducables.

D'après les constatations faites, la durée de vie à MATHAUSEN était de quatre mois et demi. Après le déporté mourait d'épuisement. Cette durée de vie s'est hélas vérifiée pour nos camarades.

Mais à Cannes au mois d'Octobre il va y avoir un deuxième train d'arrestations. La gestapo continue son enquête et ses tortures. Le 14 Octobre elle arrête à Grasse TIRANZONI Jean-Baptiste, âgé de 31 ans, agent de liaison du groupe LERICHE. Celui-ci transitera par le camp de COMPIEGNE puis sera déporté le 6 Avril 1944. Il mourra à MELK, commando extérieur de MATHAUSEN, le 4 Septembre 1944. Là encore il n'aura tenu que cinq mois.

Toujours le 14 Octobre c'est au tour de René VIGLIENO, comptable à Cannes, âgé de 22 ans, agent de liaison de l'AS, d'être arrêté, c'était encore un jeune. Il sera déporté au camp de NEUENGAMME et mourra le 26 Décembre 1944 dans le commando de WILHEMCHAFFEN.

Le 14 Octobre également la gestapo arrêtera à Grasse Philippe ROCHAT, ingénieur de Lyon replié à Antibes, membre du directoire des MUR. Celui-ci sera également déporté à MATHAUSEN et mourra le 16 Septembre 1944.

Ensuite la gestapo continue à dérouler l'écheveau et le 15 Octobre ou le 15 Novembre elle tend une souricière à Nice au domicile de la famille FRANCOIS et là elle arrêtera LERICHE et Mesdames FRANCOIS mère et fille. LERICHE (ATTALI) sera aussi déporté et mourra au camp de BIRKENAU en Avril 1945 peu avant la libération du camp.

Rendons lui un dernier hommage, c'était un ancien officier d'aviation, il avait soutenu les républicains pendant la guerre d'Espagne, il avait accueilli des militaires alliés dans sa villa de Mandelieu, il était israélite. Venant d'Afrique du Nord à mes yeux il avait l'immense mérite d'être avec BASTOS l'un des premiers organisateurs en 1940 de la résistance dans les Alpes Maritimes.

Mesdames FRANCOIS mère et fille seront elles aussi déportées. Voilà une famille comptant quatre déportés, une famille décimée.

OCTOBRE/NOVEMBRE 1943 - LES ARRESTATIONS A NICE

Après Cannes/Antibes, la gestapo va continuer à exploiter les renseignements qu'elle avait recueilli du temps de l'OVRA. Elle sévira cette fois à Nice, en particulier elle s'en prendra à l'état major de l'armée secrète.

Après les arrestations, le nouveau chef de l'AS devait être le commandant BONNET. Il devait rentrer en fonctions en Octobre 1943. A peine avait-il commencé que la gestapo vient l'arrêter le 19 Octobre.

Ce jour là, si j'ose dire, elle ne fait pas de détail. Elle se rend à la subdivision militaire et arrête une vingtaine de cadres militaires dont le lieutenant colonel DUBOIS, le commandant AUTRAN, le commandant BLANC.

Peu de temps après le 22 Octobre, elle arrête René MEFFRE, dessinateur, ancien dirigeant de franc tireur.

J'ai rencontré ce dernier dans le cadre des MUR. J'ai retenu deux traits de son personnage, il avait les cheveux en brosse et montrait de l'autorité. Il a été aussi déporté. Il est revenu.

Quelque temps après est arrêté Monsieur René SAINSON, garagiste. C'était un des grands personnages du mouvement COMBAT et aussi des réseaux de la France combattante. Lui et sa femme Denise hébergeaient des aviateurs alliés. La nuit ils allaient prendre l'air sur leur terrasse. Il a été arrêté en Novembre 1943. Déporté, il est mort à MATHAUSEN en Décembre 1944.

Après sa déportation, sa femme a continué son activité. J'ai bien connu Madame SAINSON à COMBAT et à NICE MATIN. Après guerre elle s'est occupée de la recherche des agents de la gestapo. Elle parlait de SCHULZ, d'Alice la blonde.

Je citerai également un autre officier, le commandant DE ROUYN, officier de réserve. Il était rédacteur à la Préfecture. Il facilitait la résistance par la fourniture de faux papiers. Il avait un commandement dans l'AS. J'en parle car il était le père de Michel DE ROUYN, lycéen de notre groupe.

Monsieur DE ROUYN père né en 1885, après son arrestation, a été transféré au camp de ROYALLIEU à COMPIEGNE puis à MATHAUSEN où il décèdera le 21 Août 1944.

Son camarade de commandement de l'AS était CAVALLO Rodolphe, lui aussi arrêté et déporté à BUCHENWALD.

En pensant à tous ces officiers de l'armée française, anciens combattants arrêtés par de les nervis et les voyous de la gestapo, torturés puis transportés comme du bétail dans des wagons de marchandise vers les camps et voués à la mort lente, on éprouve un véritable sentiment de révolte.

FIN 1943 - UNE AMBIANCE DE TRAHISON

Si l'on voulait schématiser entre les arrestations de l'OVRA en Mai/Juin et de la gestapo en Septembre/Octobre, les mouvements unis de la résistance sont complètement décapités.

La grande majorité des responsables ou membres actifs des MUR sont soit arrêtés et déportés, soit en fuite.

L'ambiance chez les chefs survivants est alors détestable.

Fin 1943 chacun à la hantise de la trahison et tient à peu près le raisonnement suivant : tel chef est encore libre donc il doit trahir. Notre chef régional des mouvements unis, Max JUVENAL, a résumé la situation ainsi :

« De grosses difficultés surgissent dans les Alpes Maritimes. Je ne sais que peu de choses de ce département, si ce n'est que tous mes anciens camarades de COMBAT, qui furent à l'origine de la résistance, ont été arrêtés. J'ai le droit d'affirmer qu'à cette époque notre réseau dans ce département était contaminé et qu'il était dangereux d'accepter un rendez-vous à Nice. »

J'ai appris plus tard que certains chefs en étaient arrivés à condamner à mort d'autres résistants pour « trahison présumée ». Heureusement les condamnations n'ont pas été exécutées.

Georges RENEVEY (ROLLIN), le fidèle adjoint de Jean CONSTANT, dans son récit sur le deuxième mouvement COMBAT relate des faits de défiance particulièrement édifiants et parfaitement exacts.

Avec le recul du temps, une chose est certaine, le fait d'être absent de Nice à cette période m'a certainement sauvé la vie.



ANNEE 1944

LE RAPPROCHEMENT AVEC L'ORA

Il est impossible de suivre la libération des Alpes Maritimes sans parler de l'organisation de la résistance de l'armée ou O.R.A. Après l'invasion de la zone non occupée, le 11 Novembre 1942 et la suppression par l'ennemi de l'armée de l'armistice, certains anciens officiers de cette armée décidèrent en 1943 de se regrouper pour résister. Ce mouvement, bien que tard venu, possédait des atouts importants, des cadres de valeur (officiers d'active), des contacts privilégiés avec l'armée de l'armistice restée en Algérie et ainsi la facilité de recevoir des postes émetteurs et des parachutages d'Alger.

Par contre l'ORA manquait de troupes, le chef national du mouvement était le colonel ZELLER, le chef régional PROVENCE (Région R2), le capitaine LECUYER (SAPIN) ancien instructeur de l'école militaire d'Aix en Provence. Dans les Alpes Maritimes le chef ORA était le colonel JOURNOIS.

Fin 1943, début 1944 SAPIN indique avoir pris contact avec Max JUVENAL, Avocat à Aix en Provence et chef régional des MUR. Hélas les arrestations vont recommencer. Le 4 Janvier 1944 la gestapo arrête le colonel JOURNOIS et le lendemain, 5 Janvier, son adjoint, le commandant POURCHIER. Cela désorganisera le mouvement dans le département mais SAPIN réussira à reprendre contact.

Les mouvements de résistance seront tentés les uns après les autres de se mettre à la disposition du commandement militaire ORA pour obtenir des parachutages et SAPIN deviendra chef d'état major régional des forces militaires des MUR et GAUTIER (MALHERBE) son adjoint dans les Alpes Maritimes.

JANVIER 1944 - LE TRAIN DES ALPES

La ligne ferroviaire NICE-DIGNE appelée train des pignes par les niçois a joué un rôle important dans la résistance. A titre d'exemple le mouvement COMBAT dès 1943 avait un embryon de maquis à VILLARS S/VAR dont le chef était l'Abbé COEURET, ce maquis cachant de jeunes réfractaires, était alimenté par le train des pignes à partir de la gare du Sud. SAPIN en implantant sa structure ORA indique avoir souvent pris le train des pignes. Moi-même j'ai fait la liaison de résistance entre Nice et les villages desservis par ce train.

Des jeunes de chez nous l'ont utilisé, ils s'appelaient Georges BAILET étudiant né en 1925 et de SPANO Paul, électricien né en 1926 (il avait 18 ans alors). Ils appartenaient au groupe TOMASINI. Sous groupe GASPARRI un matin, le 20 Janvier, ils étaient partis joyeux le sac au dos pour rejoindre un maquis des Alpes par le train des pignes. Ils arrivaient à la gare du Sud. Hélas la gestapo qui surveillait les gares les a arrêtés. Ils ont payé très cher leur tentative.

BAILET a été amené au camp de triage de WARENBECK puis à WUPPERTAL. SPANO a été déporté dès le 3 Février 1944 aux camps de SPERGAU et ZOCHEN. Je leur associerai un troisième jeune CFL, Marcel GUIGONIS, employé municipal ^{pour} le mouvement. Il effectuait une liaison et a été arrêté le 3 Mars 1944 dans les gorges de la MESCLA (Vallée du Var et Tinée). Il a été transféré au camp de transit de ROYALLIEU et COMPIEGNE puis déporté à DACHAU et à NECKAR GERATH. Il n'est rentré que le 2 Mai 1945.